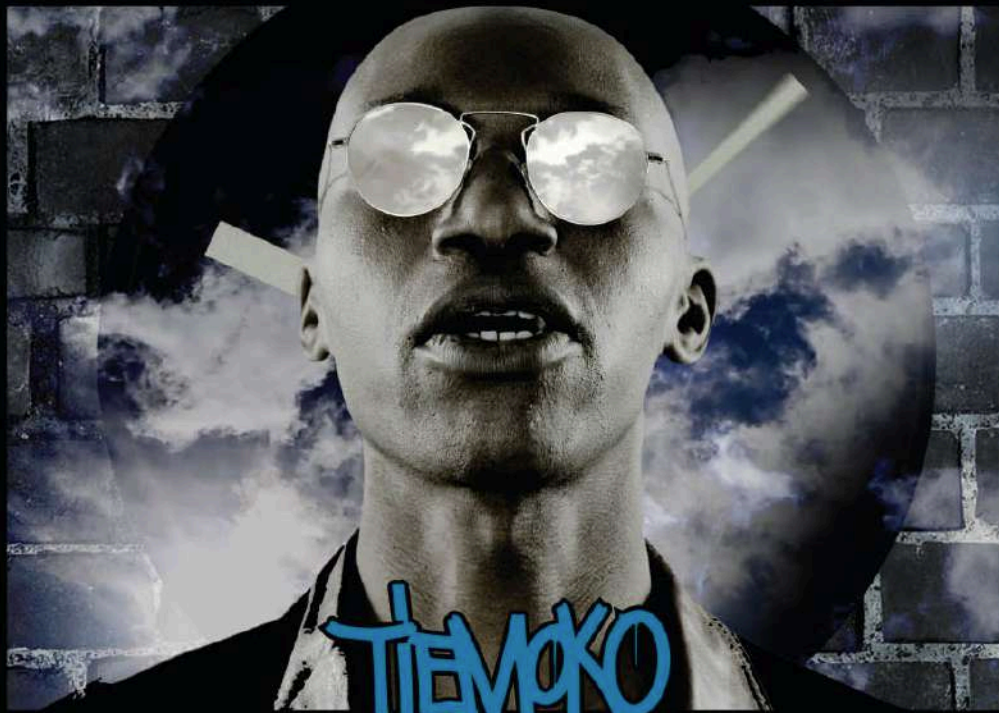




**star
wax**
DJ lifestyle magazine



Artwork by #kestro Photo & Video by Jacques Guillaume & Serge Paulet

Slow Down

featuring
NELLY STAN & LILI
 prod. by
ABRAHAM LILSON

"Slow Down"
 Video via YouTube Tiemoko.
 Buy it at tiemoko.bandcamp.com

Full EP "Du Vieux Rap Neuf" coming soon
 Beats by Abraham Lilson, Gyver Hypman...



J'ai toujours cru au Djing et au beatmaking. C'est l'une des méthodes les plus ludiques pour s'amuser et bidouiller la musique avec peu de connaissances. Comme tout art ou science, il faut suer afin d'être talentueux. Et même si tu as une maîtrise parfois approximative, il est possible d'être créatif. La créativité favorise l'accès à la connaissance et la compréhension des valeurs et des principes. Elle permet de relier les problèmes aux solutions, de trouver des alternatives empiriques. Il y a plus de vingt ans j'étais persuadé que les loisirs, surtout ceux à domicile, allaient prendre une place toujours plus importante dans nos vies. Finalement ça se révèle plutôt vrai, mais je n'avais pas imaginé que la société de consommation allait salir autant notre environnement, au point de nous maintenir ainsi emprisonnés. En parlant de frontière, tu découvriras à la lecture de notre livre de bord que Maoupa Mazzocchetti ou Degiheugi, en couverture de ce numéro 58, évoquent les freins et les barrières entre créer pour le loisir ou composer une œuvre à des fins commerciales. Encore un sujet de spécialiste me diras-tu...


Oui, justement c'est aux spécialistes que j'ai envie de m'adresser. Alors plutôt que leur tailler un short, rebondissons avec une citation d'un banlieusard parisien, du siècle dernier, Georges Braque : "L'art est fait pour troubler, la science rassure." En 2021 j'ai plutôt l'impression qu'étrangement c'est la science qui est faite pour troubler et l'art qui rassure. Malgré la censure, oui même dans notre petit pays elle opère toujours, c'est rassurant de savoir qu'il est encore possible de dire non au patriarcat, non aux actes racistes... Tu peux le dire, oui chez toi, sur les réseaux c'est déjà moins évident. Alors dans la rue n'en parlons pas.

Quoi qu'on en dise rien n'est figé, fort heureusement. Pourtant il n'y a toujours pas de réels chamboulements. Depuis des siècles, la violence et l'argent dominant en opposition à la solidarité et au respect de nos écosystèmes. Alors quel est le rôle de Star Wax dans tout ça ? Si Star Wax est un média spécialisé, il est le fait d'aficionados et non de carriéristes. C'est la passion des mots et de la musique qui nous anime. Si Star Wax est de l'art, alors c'est notre rôle de participer au trouble de l'ordre établi. Nos désirs font désordre.

Heureusement, il existe les soirées clandestines et des spécialistes relax dans leur slip, volontaires et non corrompus ! Pour cette édition, nous avons dégotté quelques spécimens pour alimenter les débats. O.B.F., Insight Innovate Mc-beatmaker de Boston, l'insulaire Tenderlonious, Calamity Jade puis Dj Galletas Calientes partagent leurs découvertes. Alexis de Zicplace se prend de passion pour le dernier Moog. Et on continue notre dossier sur l'histoire du graffiti de l'ouest parisien avec le légendaire Darco.

Pour finir n'oublie pas, Star Wax mag est depuis quinze ans entièrement gratuit, même en ligne... Nous ajoutons régulièrement du contenu sur notre jeune chaîne YouTube. Alors sois sympathique en nous encourageant à produire d'autres films, simplement en devant un follower de Star Wax mag. Et si, en plus, tu es généreux, il existe l'onglet Don à starwaxmag.com. Connecte-toi, laisse un com... Peut-être n'as-tu pas encore visionné Blanka Meets Star Wax, le nouveau film maison, de six minutes !

- **Rédacteur en chef & fondateur** : Juan Marcos Aubert - **Direction artistique & graphiste** : Julien Douek & Snic - **Rédaction** : Sabrina Bouzidi, Maëla, Amine Bouziane, Vincent Caffiaux, Le Pepiniériste, Alexis Le Clerc, Cosh... - **Photographes** : Gabriela Vega, Geoffrey Antonino, L.C., Philippe Cordier, Richard James ... - **Ont participé** : Lowic Villa, Robin Monjanel, Laurent Cachet - **Couverture** : Degiheugi (D.R.) - **N°ISSN** : 1967-2160 - **Tirage** : 4000 exemplaires - **Edition** : depuis 2006 Star Wax est édité par Compos-it 2000 - 2021 (C) - 120, rue Édouard Vaillant - 93100 Montreuil-sous-Bois, France -

Follow us @starwaxmag  YouTube

GREAT
WHITE
SHARK

Debut EP
"Time to Be"

Sortie
05 / 02 / 21

M & O MUSIC



Du rock alternatif,
dark, sexy, stoner.

Infusé de
samples électro
et psychédéliques.

Ça mord !

believe
digital



SOMMAIRE
STAR
WAX
#58

- 03 - Édito || 06 - Shop'in & Sneakers
08 - Darco || 14 - Focus Galletas Calientes Rec.
20 - Tenderlonious || 21 - O.B.F.
28 - Maoupa Mazzocchetti || 34 - Insight
38 - Degiheugi || 44 - Test Subharmonicon
46 - Rare Wax par Calamity Jade || 48 - Chro.
50 - Menu Best Of - Playlists

GREAT
WHITE
SHARK



Pardon My French
Plaid noir

Bob Barbour
Noah Sports

Montre Oris
Big Crown
Bronze Pointer

8IGB Community Clothing
Chemise Jurassik Camo orange



Pardon My French
Gourde Isotherme

Centreur 45 Tours
personnalisable par
Sureshotshop.com



Laura Vita Sac Ananas



Adidas ZX10000 The Simpson



Nike SB Street Hawker



Diadora N900 Reakwon



Courir x Puma Cruise Rider



Echarpe Soccer Edition
Pardon My French



Reebok x Dime "Ecce Homo"



New Balance x Patta



Courir x Puma Calisport



Asics x Awake Gel Preleus



“ C'est surtout la musique qui nous a amené à la danse puis au graffiti. ”

DARCO

LES FBI SONT DES PRÉCURSEURS, NON SEULEMENT AU NIVEAU DU GRAFFITI FRANÇAIS MAIS AUSSI EUROPÉEN. DE PAR LA PRÉCOCITÉ ET LA VIRTUOSITÉ DE LEURS WILDSTYLES ALAMBIQUÉS ET PROTÉIFORMES, ILS ONT CRÉÉ UN GRAFFITI AUX 3D AVANT-GARDISTES. GOR, CELUI QUI SE REBAPTISERA DE SON VRAI PRÉNOM: DARCO, POURSUIT LE TRAVAIL QU'IL A ENTREPRIS DANS LA RUE ET SUR LES VOIES FERRÉES AUX TRAVERS DE GRANDES PRODUCTIONS MURALES. SES TRAVAUX D'EXPLORATION DE LA LETTRE ET D'ENCHEVÊTEMENTS COMPLEXES SONT RECONNAISSABLES. DARCO MAGNIFIE SON TRAVAIL CALLIGRAPHIQUE SUR TOILE, IMPOSANT AINSI LE GRAFFITI COMME UN LANGAGE À LA SÉMANTIQUE SINGULIÈRE.

Est-ce que tu te souviens de ton premier choc visuel lié à la culture graffiti ?

Le premier choc visuel concernant le graffiti, c'était le film « The Warriors ». Je l'ai vu en Allemagne, au cinéma. Le film était sorti en 1979 et j'avais remarqué le personnage d'un des gangs qui peint à la bombe. On y voyait aussi des trains avec des graffitis.

Comment as-tu commencé alors que la culture graffiti n'est pas batisée ?

Au départ, j'ai remarqué des inscriptions sur les tables à l'école et dans la rue. Des dessins, des inscriptions et des pochoirs. On a commencé à voir des tags dans les magazines de break ainsi que des inscriptions dans la rue. J'ai vu des tags dans la rue bien plus tard. C'était très localisé. J'aimais le dessin et je dessinais beaucoup, il y avait donc un attrait pour la chose. J'ai commencé à dessiner dans la rue. J'ai commencé par le graffiti au sens large, et non comme on l'entend aujourd'hui par "writing", c'est à dire l'influence du graffiti new-yorkais. C'était plus des pochoirs et des têtes de personnages. C'était à la mode à Paris. J'ai commencé dans la rue et plutôt de manière inconsciente. J'avais deux ou trois amis qui faisaient des pochoirs. J'ai fait quelques pochoirs et des inscriptions, mais surtout je dessinais des B-boys et des personnages.

Justement, à ce moment-là le pochoir et le graffiti, sont très liés au punk ?

J'avais un ami à l'école qui avait un catalogue de la galerie Thomas, à Munich, où été exposés des "writers" new-yorkais. J'écoutais Kraftwerk et j'ai commencé à faire du breakdance. Je découvre Radio 7. Dans les magazines, il y avait des fonds graffés ou des tags et des fois les tee-shirts arboraient aussi des graffitis. Et ça m'a interpellé. Donc je me suis mis à faire des petites bd et des lettrages, des choses très graphiques en parallèle de la danse. On s'est essayé dans des caves, des parkings et dans la rue à dessiner, puis à graffer. On faisait ça avec un pote du groupe de danse. On a fait des graffs et on était accompagné par des potes qui nous aidaient à remplir et à faire le guet. On a donc monté les FBI d'abord à deux mais c'était plus tard. On a alors rencontré d'autres potes danseurs et ceux qui étaient intéressés par le graffiti nous ont rejoint. Il y avait les graffitis de la palissade du Louvres et les berges de Seine. On y est allé, pas tant pour peindre mais plus pour inspecter et là, Ash des BBC nous emmène au terrain de Stalingrad voir les BBC, au complet.

Tu cites Ash qui dansait et graffait, c'est vrai que beaucoup de graffeurs de l'époque sont arrivés au graffiti par le truchement de la danse...

C'est surtout la musique qui nous a amené à la danse puis au graffiti.

Qu'est-ce qui vous lie au départ dans les FBI, c'est l'envie de peindre, l'attrait pour le "writing", la quête initiatique par rapport à une culture balbutiante ?

Avec Gawki, on était passionnés de dessin bien avant la danse. Skale et Croz2 étaient dans le sport avec moi avant et on s'est passionné pour la danse. A cette époque, les choses ne sont pas très définies. Les hip-hopiens que l'on croise font plein de choses. Ils dansent, graffent, font un peu de beat-box ou sont Djs. On découvre tout le pan d'une culture sans savoir que s'en est une. J'arrive au hip-hop par le biais de l'électro et je découvre sur Radio 7, l'émission de Sidney. On écoutait cette musique, on dessinait dessus. En Allemagne, le film « Wildstyle » était passé à la télévision en 1983. Donc les allemands étaient plus au courant. Les allemands avaient de la peinture bien avant la France. Ils avaient plus de facilité pour en avoir et en quantité plus importante. En 1982, je commence à danser et je dessine dans la rue. Mais ce n'est pas du "graffiti writing". C'est plus de l'art graffiti comme ça se faisait à Paris, avec des pochoirs, dans le prolongement de l'esprit punk. Et quand je découvre le "writing", je bascule parce que je trouve cet univers plus élaboré, plus complexe et plus intéressant donc je laisse le dessin dans la rue et les pochoirs pour faire du "writing". Les FBI se forment dans cet esprit de writing. On a donc commencé à peindre dans l'école, dans la rue puis on a essayé de nous canaliser, on nous a passé des commandes pour faire des murs dans l'école. En parallèle, nous peignons déjà les voies ferrées.

Vous peignez les voies de la ligne Paris Saint-Lazare (PSL) assez tôt alors que le reste du graffiti, notamment à Paris, se pratique en terrain ou dans la rue. Avez-vous conscience en peignant les voies SNCF d'approcher l'essence du graffiti New-Yorkais et de "Subway Art" ?

On a commencé par la rue mais rapidement, on se tourne vers les voies de la SNCF. Pourquoi ?

Parce que la banlieue ouest n'a pas vraiment de terrains et que c'est très parisien à l'époque. Ça viendra beaucoup plus tard en banlieue. Donc les options, c'était la rue ou les voies SNCF. Pour nous, les voies ferrées étaient plus calmes et moins risquées que la rue, on pouvait peindre tranquillement et faire des choses qui nous paraissaient plus élaborées que ce que nous aurions fait dans la rue. Les voies ferrées étaient vues même si les trains passaient trop près des peintures pour en prendre la pleine mesure. On doit être en 1984 quand on commence à peindre dans la rue avec les FBI et au bout de quelques mois, à peine, on passe directement aux voies SNCF. On a continué un peu la rue, mais on préférait les voies. On a essayé de faire des trains à ce moment-là mais on se rend compte que la peinture ne reste pas, c'est effacé. On n'a pas les photos en circulation. J'avais découvert un métro de Donki dans le catalogue d'exposition de la galerie Thomas, à travers des articles et le film « The Warriors » entre autres. Naturellement, on s'est tourné vers les voies ferrées et les trains. Mais les trains on abandonne rapidement parce que perte de temps, perte de peinture et frustration de ne pas voir rouler les trains peints. Il y avait trop de matériels roulants donc nos peintures ne restaient jamais sur les trains. C'était trop marginal pour l'époque. Il a fallu attendre le début des années 90 pour que les trains peints de la ligne PSL puissent rouler et être vus. Tout ce qu'on a fait, on l'a fait de manière inconsciente. La démarche était de faire des choses esthétiques et un travail d'embellissement donc on n'était pas dans l'invasif puisqu'il n'y avait personne. Le défi, c'était juste que ça nous plaise donc on a fait les voies parce que ça restait. C'était vu et on avait les photos. Quoique, on ne prenait pas systématiquement tout en photo. Je n'ai pas eu d'appareil pendant un bon moment.

Ce qui est intéressant, c'est de constater que le graffiti arrive, en France, à rebours par rapport à l'évolution du graffiti New-Yorkais qui commence par les tags, puis les throw-ups, les panels avant d'investir les end-to-ends, les whole cars et des pièces de plus en plus complexes. Les premières générations, que ce soit les FBI, BBC, Bando, Mode2 ont investi les murs avec des pièces importantes et élaborées puis le tag est arrivé massivement fin des 80's, avant que le graffiti sur trains et métros n'émerge réellement qu'au début des 90's avec une simplification et une vulgarisation des styles suite à l'arrivée de la troisième génération.

Je suis d'accord avec ton analyse. Je la partage. Au départ, peu peignent. Il y a les terrains et les berges de la Seine qui sont illégales mais qui étaient prétendument tolérées. Cela ne nous a pas empêché de nous faire attraper en flag, en 1985. Nous avons passé une nuit au poste. A l'époque, il n'y avait pas encore toute la répression qu'on a connue avec l'assimilation du graffiti à la banlieue. Après, il y a le terrain de Stalingrad et là, ça commence à grossir et à se diversifier. De plus en plus de gens se mettent à peindre.

Et par la force des choses, ça a commencé à déborder dans la rue et le processus est devenu différent. Au début, on peignait vraiment pour embellir l'espace, du moins, à notre idée. Il n'y a pas de compétition puisqu'on est que quelques-uns. Dès que c'est devenu plus large, c'est le tag qui l'a emporté et qui est devenu invasif. La compétition et l'émulation d'en faire le plus sont arrivées donc cela change les perspectives pour les nouveaux acteurs. La présence l'emporte sur le style. Ça se diversifie. Je crois que la répression a même grandement participé à l'évolution du tag à Paris. La vague anti-graffiti arrive avec en filigrane le problème des banlieues, des bandes, vers la fin des années 80. C'est comme ça médiatiquement que cela a été relayé. Il y a eu les premières descentes à cette période avec une première grosse enquête, des gens ont balancé. C'est la première grosse enquête du graffiti français, cela va durer plusieurs années. C'est dans ce processus que je me fais balancer et arrêter.

Quel serait l'héritage des FBI. On a l'impression qu'il y a un ancrage très géographique de la couleur, des pièces élaborées qui vont se développer sur toutes les voies de l'ouest...

On s'est beaucoup concentré sur notre ligne au sens large. De la PSL au RER A, on a débordé sur la ligne B, sur les trains argentés de la petite ceinture, sur les lignes de Montparnasse. On a commencé aussi à aller à l'étranger avec les cartes jeunes, en Allemagne, en Belgique... Mais c'est vrai que pour l'essentiel, on a beaucoup peint localement parce qu'on bougeait au début à pied. C'était aussi simple que cela...



Le FBI se démarque par une technicité avec des 3D complexes et des enchevêtrements élaborés, des compositions de couleurs... Comment ça se met en place ?

En règle générale, on dessinait et on faisait des sketches ensemble, après on élaborait une unité de couleur, des phases, des personnages ou des lettrages. On dessinait et après on allait peindre. En Allemagne, il y avait déjà des moyens avec des endroits où peindre de jour, notamment à Munich, dans le centre-ville au niveau des puces, on pouvait peindre librement, c'était permis.

Ton procès est le premier procès d'un « writer » français qui a de telles répercussions...

Les premiers rares procès de graffiti c'était dans les années 80 avec des lois d'avant-guerre. Quand il y a eu mon procès, ça se démocratise. Ça prend une ampleur, avec l'envie de tenter quelque chose contre une culture pas maîtrisable et qui fait peur. La gendarmerie lance une enquête et on a été balancé par des jeunes tagueurs qui avaient eu l'intelligence de taguer jusqu'en bas de chez eux. Il y a eu ce procès, Gawki est parti en Allemagne, et comme j'étais plus vieux que les autres c'est moi qui prends.

Tu risques alors une peine de prison qui est commuée en travaux d'intérêts généraux, finalement tu peins pour le compte de la SNCF, des murs et des gares...

Je ne m'attendais pas à un procès aussi lourd et aussi long. Et surtout je ne pensais pas être condamné. J'espérais un rappel à l'ordre et une remise en état, tout au plus, car naïvement, je pensais injecter de la couleur et de la vie dans le dédale urbain. Je pensais faire de l'embellissement, j'étais mineur au moment des faits. On a considéré au moment du jugement que j'étais majeur. Je n'avais plus rien à perdre.

Sur cette période, qu'est-ce qui te mobilise pour faire des expositions ?

L'un des premiers documents qui me parvient est un catalogue d'exposition de graffiti. Le fait de faire des murs, des trains, des terrains, des toiles, c'est la même chose pour moi. C'est un tout. Assez rapidement, il y a des proches qui nous demandent des toiles, des œuvres sur des supports. Mon école fête ses trente ans d'existence et on me demande un fond pour le spectacle. Mais les premières œuvres pour une exposition, ça doit être en 1993 au centre culturel à Garches. Je peignais déjà des supports et je montrais cela à un policier qui m'a présenté à la directrice de la culture de la ville. C'est ainsi qu'est né ce projet. J'ai aussi peint la Maison de la Radio. J'avais déjà eu des commandes officielles avant. Mon premier « plan » doit dater de 1986.

Comment et quand se mettent en place les premières collaborations en galerie ou commandes officielles ? Tu as continué à développer sur toile, le principe du lettrage et du writing, là ou d'autres sont allés vers le freestyle...

Le graffiti en France est arrivé par le biais des expositions et les américains sont arrivés en Europe par ce biais, c'est par les expositions qu'on a découvert les trains et pas l'inverse. C'était le « whole package ». On a découvert les toiles, les dessins, les livres, les photos de trains. Mais tout cela était la même chose, donc il fallait juste s'adapter à l'échelle et à la matière. La toile est souple, plus petite, c'est donc juste une adaptation par rapport au support. La toile a toujours cohabité avec le reste. Les démarches sont différentes mais la toile s'intègre dans la globalité.

Les premières expositions graffiti, c'est la galerie du jour dans les 80's et Magda Danysz débute des 90's. Le marché se structure après 2000...

Le graffiti dans l'art arrive avec la fin du pop art quand Kenny Schaff et Keith Haring arrivent sur ces expositions. On est dans les années 80. Après il y a eu Hamilton et des pochoiristes, mais c'était autre chose. C'était du graffiti au sens large, mais pas le même ADN. Il y a eu les expositions de pochoirs purs et puis la figuration libre. Beaucoup d'artistes se sont inspirés du graffiti au sens large, c'est à dire la peinture de rue. Le terme est galvaudé. C'est une inscription dans la rue et de l'autre il y a le "writing" dans la tradition du graffiti new-yorkais. Il y a eu les expositions des américains en Europe et après cela, les expos ponctuelles de graffiti chez agnès b, mais liées à un esprit "arty et modeux". On voulait faire des expositions, mais on ne nous acceptait pas vraiment.

Cinq ou dix ans après, certains qui étaient réfractaires sont devenus les découvreurs du graffiti. Cette reconnaissance de l'art et du marché s'est faite au milieu ou la fin des années 2000. Quand les gens découvrent un courant aussi vaste, global, complexe, et dont on dit que depuis 30 ans c'est une mode, c'est étrange. C'est normal de s'y intéresser et certains ont dû réviser leurs jugements. Comparativement avec d'autres formes artistiques, peu ont eu un impact aussi majeur sur tous les domaines visuels, esthétiques... Le concept d'être dans la rue, d'aller vers les gens, d'interroger l'art et sa place, c'est beau et novateur.

Quand est-ce que tu décides de développer le tag et sa calligraphie sur toile ?

Le tag tient de l'écriture, de son évolution. En ce qui concerne l'écriture, la calligraphie, on part d'une image pour arriver à un symbole abstrait. Je trouve que pour le graffiti, la typographie, on part de ce symbole pour arriver à une image qui parfois est abstraite. Sur les toiles, parfois c'est tout aussi fort et puissant qu'un lettrage qui va ressembler à un papier peint donc la calligraphie permet d'avoir un impact plus direct parfois. La gestuelle est aussi visible et palpable et c'est donc intéressant.

Qu'est-ce que tu aimerais qu'on retienne de toi ?

Je n'ai pas assez de recul pour pouvoir avoir cette distance et je suis toujours en vie. Je dirais que j'ai cette passion et que c'est une passion saine, qui tient en vie. C'est un langage, une sorte d'école et grâce à cela, ça a motivé des générations à faire de l'art, et cela a motivé des gens à produire des choses positives dans l'art, le graphisme, la réalisation, l'architecture, le design, la mode, le tatouage, la Bd, l'illustration, la publicité ou autres... Je dirais que le graffiti a souvent été un bon moteur. Pour moi, le graffiti reste ma passion.



“ Le graffiti est un langage, une sorte d'école et grâce à cela, ça a motivé des générations à faire de l'art, à produire des choses positives ”

FOCUS LABEL | GALLETAS CALIENTES



Plu Con Pla



LA RÉPRESSION DES RAVES PARTY, EN FRANCE, DÈS LA FIN DES 90'S A INFLUÉ SUR LA NAISSANCE DE GALLETAS CALIENTES RECORDS. LA CRÉATION DE CE LABEL, EN 2004, SERT D'ABORD À PRESSER LES PRODUCTIONS DE DEUX AMIS, CHARLES TOX ET KRAK IN DUB. À PARTIR DE 2010 ÇA DEVIENT UNE MAISON HÉBERGEANT D'AUTRES ARTISTES. ÇA DÉBUTE AVEC SYSTEMA SOLAR PUIS ILS NOUENT UN LIEN FORT AVEC LA COLOMBIE. CHARLES TOX CONTINUE SEUL ET L'AVENTURE S'INTENSIFIE. IL DEVIENT DJ GALLETAS CALIENTES, LE PONT ENTRE LA NOUVELLE SCÈNE COLOMBIENNE ET L'EUROPE. FOCUS SUR LE LABEL ET LA TRAJECTOIRE DU DJ.

Parle-nous des débuts, as-tu d'abord lancé un label, puis es-tu devenu Dj ou l'inverse ?

J'ai d'abord fait mes débuts en tant que Dj techno et drum n' bass dans le milieu des années 90, au sein du collectif parisien Mas I Mas. C'était le temps béni des free-parties, que l'on organisait dans des squats ou dans la nature, sans trop de répression policière. L'année 2004 marque notre dernière participation à l'une de ces gigantesques fêtes et c'est aussi l'année de la création du label Galletas Calientes Records, label créé avec mon acolyte Federico alias Krak In Dub, à l'origine pour pallier le manque généré par la fin des teufs et pour continuer à s'exprimer artistiquement.

Finalement de 2004 à 2009 le label sert à sortir tes collaborations avec Krak In Dub...

Oui. Au début, on faisait tout nous-mêmes : la compo, le mix, le mastering et dans le même studio chez dK Mastering, rue Saint-Maur à Paris. Il y a des vieilles graveuses Neumann sur lesquelles on curait les laques pour ensuite les envoyer à la presse. Le design des vinyles était fait par Urm Le Fou qui faisait la déco pour Mas I Mas, et la distribution assurée par notre ami de Toolbox qui, plus de 15 ans après, continue à distribuer les disques du label. De par mon passé au sein du sound system Mas I Mas, mon amour pour la bass-music et l'électro ne s'est jamais tari, et je ne renierai jamais ma culture techno. Il y a juste certains styles de musique dont je me suis un peu lassé, et j'ai eu envie d'explorer et de découvrir d'autres choses...

En 2007 tu découvres Bogotrax. Quel est le déclencheur et que se passe-t-il dans ce festival ?

Bogotrax est un festival de musiques électroniques alternatives qui a eu lieu à Bogotá, entre 2004 et 2014, pour ensuite refaire surface en 2020... Bogotrax, c'est également une plateforme culturelle et sociale, pendant laquelle sont organisés des ateliers et des show cases gratuits dans les quartiers défavorisés de la ville, tout cela pendant une bonne quinzaine de jours. Pas mal de Djs internationaux sont invités et des événements en Europe servent à récolter des fonds au préalable pour pouvoir couvrir les dépenses en sono, catering et hébergement. Lors de mon premier Bogotrax j'ai pris une énorme claque. Trois ans après notre dernière free party, on y découvrait des gens de nos âges, à la culture alternative et contestataire qui, avec une patate incroyable, proposaient au moins quatre teufs par jour dans tous les coins de la ville.

Et une énorme fête de clôture avec un gros sound-system dans les montagnes avoisinantes. Retrouver cet esprit dans un pays très compliqué, que je ne connaissais pas encore, et y rencontrer des gens avec des qualités humaines incroyables a été pour moi une révélation. Même s'il était difficile de processed ce flux d'information, je sentais déjà que c'était là où je devais être.

A quel moment tu arrêtes d'utiliser Charles Tox pour devenir Dj Galletas Calientes ?

Charles Tox était un pseudo plutôt rigolo. Une sorte de frère albino non-reconnu de Carl Cox, qui mixait de la house de Chicago en 45 tours au lieu de 33 car il n'y avait que très peu de disques de hard-techno à l'époque, alors on passait les disques de techno en 45 tours et c'était la fête. Après plusieurs voyages en Colombie, et quand j'ai su que j'allais y rester, en 2010, Charles Tox n'avait plus trop de raison d'être. D'abord parce que la plupart des Colombiens ne comprenaient pas le jeu de mot, et aussi parce que je jouais de moins en moins de techno dans les soirées. Prendre le nom du label pour mon pseudo de Dj est apparu comme une évidence. C'est tout de fois quelque chose que je ne renie absolument pas. Je me fais une joie de redevenir Charles Tox le temps d'une fête, en mixant à nouveau de la grosse tek sur un bon sound-system. Mais ça n'arrive pas souvent.

C'est fini les Dj sets avec des vinyles ?

Absolument pas ! Je reste un incorrigible mélomane et collectionneur de vinyles de tous styles. En Colombie et en Europe, j'anime des soirées salsa, cumbia, afro-beat et soukous, disco, nu-disco, électro, etc. Le tout sur vinyle. Ça n'a jamais cessé d'être ma came. J'ai commencé à me servir des logiciels de Dj après notre tournée en Colombie en 2008 avec Krak In Dub parce que je me suis rendu compte que j'aurai bien du mal à trouver des platines dans les petites villes. Puis bien sûr, les vinyles ça pèse lourd. Ce sont autant de facteurs décisifs. Maintenant, quand je tourne en Europe, je n'emène plus de vinyle non plus. Trop compliqué.

Krak In Dub est-il toujours ton associé ?

Krak In Dub n'est plus mon associé et nous nous rejoignons régulièrement sur beaucoup de choses. Son deuxième album « Catleya », enregistré en Colombie en 2019 sortira d'ailleurs sur Galletas Calientes Records en mai 2021.

Vers 2013 le label a pris un tournant majeur ou décisif quand tu es parti installer en Colombie, que c'est-il passé ?

C'est plutôt entre 2008 et 2010 en fait. Le déclencheur a été l'écoute du premier album de Systema Solar. Avec Krak in Dub, on est allé chez le producteur, sur la côte Caraïbe Colombienne et il nous a fait écouter l'album avant sa sortie. On a pris une gifle monumentale. Je ne connaissais encore rien à la cumbia et à la musique traditionnelle colombienne, et je ne pouvais pas mettre un nom sur cette musique. Je savais juste que c'était de la bombe, un mélange indéfinissable de reggae, ragga, hip-hop, electro, et d'autres choses inconnues. On nous a dit « prenez n'importe quel morceau, et faites des remixes ». On a choisi « Quien Es El Patron ». Ce titre a ensuite été choisi par Oliver Stone comme B.O. pour son film « Savages »... En 2010, je suis parti m'installer en Colombie et j'ai élargi considérablement mon réseau d'amis colombiens dans la musique, ce qui m'a permis de commencer à bosser avec plein de gens et de monter des projets là-bas, dont la compilation « Demencia Tropical », sortie en 2014, qui rassemblent les scènes alternatives de folktronica, global Bass d'Europe et de ce qu'on appelle les nuevas musicas Colombianas. Mes projets ont ensuite été axés sur les rencontres virtuelles ou non, entre producteurs et musiciens des deux continents, pour créer des nouvelles fusions musicales.

Peux-tu nous parler de la culture vinyle là-bas. Comment est l'offre des disquaires. Y a-t-il des conventions ...

La culture et l'offre vinyle en Colombie ont énormément évolué ces dix dernières années. Quand je suis arrivé, en 2010, à Medellín, tous les vinyles se vendaient entre 20 cents et 1 euro. C'était que du vintage et il y en avait énormément. La Colombie a toujours été un pays consommateur frénétique de musique. A partir des années 60, à Noël, tout le monde allait chez le disquaire pour acheter ses « 14 cañonazos », une compilation des meilleurs titres dansant de l'année proposée par le mythique label Discos Fuentes. D'autre part, on retrouve des éditions Colombiennes d'à peu près tout, de Michael Jackson à Aznavour et Piaf, en passant par la musique antillaise qui très prisée sur les Caraïbes, Manu Dibango, Herbie Hancock, The Cure et même des raretés de jazz-funk édités uniquement en Allemagne. Sur la côte Caraïbe, les Dj des « pico » sound systems de quartiers, amateurs de musique africaine en vinyle, commandaient aussi des bootlegs de Lokassa, Bopol Mansiamina ou Papa Wemba, pressés sur place. L'arrivée du Cd a ensuite coupé la tête à la production de vinyles et la dernière presse colombienne a fermé ses portes en 98, si je ne me trompe pas. Jusqu'aux années 2000, les seuls à venir en Colombie pour digger régulièrement étaient sans doute les sonideros Mexicains, amateurs de cumbia (lire le Star Wax 47 Spécial Mexico, ndr). Puis, avec de plus en plus de groupes colombiens tournant en Europe, l'émergence de la cumbia digitale, la relative sécurité ambiante, et les premières compilations de cumbia, il y a de plus en plus d'étrangers qui se sont intéressés à la musique colombienne.

Et donc ils sont venus digger du Afrosound, Andres Landero, Wganda Kenya, Fruko, ou Machuca. Même si l'on peut encore trouver quelques perles, les prix se sont envolés et s'alignent aujourd'hui sur ceux d'Internet. D'un autre côté, il y a un regain d'intérêt chez les colombiens pour leur passé musical, et de plus en plus de jeunes s'intéressent au format vinyle. D'une manière générale, le pouvoir d'achat a augmenté ces dernières années, et des shops de vinyles neufs ouvrent un peu partout. Les prix y sont plutôt élevés, car l'importation en Colombie est compliquée. Mais ces magasins attirent de plus en plus de clients de tous âges. Enfin, oui, il y a plusieurs vinyl markets qui ont eu lieu régulièrement à Bogotá, et à Cali aussi je crois.

Pour digger y a-t-il une ville prédominante entre Cartagena, Medellín, Bogotá ou Cali ?

Il y a quelques années, je t'aurais peut-être dit Medellín, ou Cali, mais toutes ces villes ont été pillées. Définitivement donc, pour moi c'est Bogotá. Rien que dans le centre, on trouve une bonne dizaine de magasins vintage, certains possèdent encore des stocks dépassant les 500 000 disques. Ceux-là vont en général chercher leurs disques au Venezuela, où il y a encore grand nombre de collections...

Et comment se déroulent les soirées, il y a 50 ou 1000 personnes, est-ce dans la rue ...

Comme partout, il y a des petites et des grosses soirées. La particularité est peut-être dans le nombre, la diversité, et l'énergie débordante, en tout cas à Bogotá. Dans la même soirée, je peux commencer par un concert folklorique, pour ensuite aller dans une maison transformée en discothèque, continuer dans un club ou les groupes et les Djs se succèdent, puis dans un espace gigantesque loué juste pour une fête dont je n'avais jamais entendu parler, continuer dans un club duplex super chic avec 30 kilos de Funktion-One, et terminer dans un atelier d'artistes semi-squatté sur plusieurs niveaux, avec une after musicale improvisée. C'est un peu comme en Espagne, des quartiers entiers sont dédiés à la fête. Les clubs et les bars s'enchaînent, et c'est une cacophonie incroyable. Ça bouillonne, c'est très vivant et très éclectique. Un mois plus tard tous les endroits où tu es allé peuvent être fermés et ils sont remplacés, par exemple, par des vendeurs de saucisses. En tant que Dj, je peux jouer de la salsa, du soukous et de la house dans la même soirée, dans un resto, puis un bar, puis un club, c'est assez fantastique.

Tu as même organisé des événements ?

Oui plusieurs. J'ai développé des relations privilégiées avec les acteurs de la nuit de Bogotá en qui je me reconnais le plus. Des gens qui ont toujours appuyé la culture musicale underground, aussi bien électronique, que les petits groupes expérimentaux qui débutent. J'affectionne particulièrement faire des Dj sets entre les groupes, pour un public fêtard et ouvert d'esprit, c'est donc le genre d'événements que j'organise, en particulier pour le lancement de mes productions.

Sinon as-tu vécu les Pico propres à la Colombie ? (Lire le Star Wax 43 - Spécial sound systems)

Oui. J'ai été plusieurs fois au carnaval de Barranquilla et la culture sound system y est peut-être une des plus vivaces du monde. La ville en compte plusieurs centaines. Pendant le carnaval, dans les quartiers populaires, tu a un Pico à chaque coin de rue. Tous ont des noms évocateurs comme El Coreano, El Gran Lobo, El Patron ou Godzilla. Ils se font peindre leurs caissons en accord avec leurs noms, ils ont tous cette esthétique bien particulière puis des couleurs vives et phosphorescentes. La musique qu'ils passent est incroyable. Un mélange unique de Soukous de Rumba Congolaise, de salsa, de highlife, de benga et de dancehall qui change sensiblement selon les villes de la côte. J'ai déjà eu plusieurs opportunités pour jouer sur l'un d'eux, mais j'ai un peu les foies (rires). C'est très codifié, les gens dansent souvent en couple, il faut bien savoir quoi jouer. Je n'en suis pas loin, ma culture « picotera » s'est affinée au fil du temps. En 2022 tu me diras jouer sur un gros pico c'est sûr !

Est-ce en soirée, concert, que tu rencontres les artistes comme Ghetto Kumbé ou fais-tu des recherches car pour eux par exemple il n'avait pas sorti de disque avant ?

Souvent ça commencera en soirée ou en concert, c'est un peu mon bureau (rires). Après on devient potes. Il est très difficile pour moi de bosser avec des artistes avec qui je n'ai pas de bonnes relations humaines. J'ai de la chance, en Colombie, les gens sont plutôt sympathiques et accueillants d'une manière générale, et moi, la fête c'est un peu mon rayon. D'autre part, je suis de plus en plus présent dans les événements de professionnels de la musique, aussi bien en Colombie qu'en Europe, et des artistes qui connaissent mon label peuvent venir vers moi d'eux-mêmes, et j'ai parfois de très bonnes surprises. C'est ce qui s'est passé notamment avec Killbeatmaker un producteur de Medellín que je viens de signer. Un type d'une énergie incroyable, à la fois sound-designer, ingénieur de mastering, chanteur de salsa et beatmaker d'afro house.

Comment est la vie là-bas depuis la Covid-19 ?

Très compliqué ! On estime que 60% de la population bosse de manière informelle. Sans assurance maladie, sans aucune aide du gouvernement, si tu confines les gens chez eux, ils crèvent ! Dans certains quartiers, tu mets un mouchoir rouge à ta fenêtre pour indiquer que tu es en train de mourir de faim. A Bogotá presque tous mes potes musiciens qui ont de la famille en province ou sur la côte sont partis. Pas d'opportunité à Bogotá, et au niveau sécurité c'est pas top.

En parlant de sécurité, as-tu une anecdote à nous partager ?

Rires. J'en ai pas mal, attends voir... Alors il y a le type qui m'a menacé de mort parce que je ne voulais pas passer tel morceau dans une soirée, par exemple.

Certaines soirées Bogotax où l'on remplit littéralement un immeuble entier, au point qu'il n'y a plus de place pour une seule personne, puis les flics ouvrent la porte juste pour y jeter des gazes et attendent les gens à la sortie avec des tanks et des jets d'eau sous pression. Ou encore des soirées à Medellín, dans la rue, à écouter les histoires des mecs de gangs qui sortent de sept ans de taule aux États-Unis pour trafic et qui t'invitent à participer à des combats « amicaux » de couteau-papillons. Ne me demande pas, j'ai juste regardé. Ou encore les flics qui débarquent dans une soirée et embarquent la patronne qui avait un flingue caché sous le bar. La patronne est revenue tranquillement quinze minutes après et la soirée a continué comme si rien ne s'était passé. J'en ai plein d'autres. La Colombie est un pays difficile, où la corruption et la violence sont monnaies courantes, mais attention, la qualité humaine y est incroyable, et c'est cela qu'il faut retenir. Le pays foisonne d'artistes talentueux dans tous les domaines et l'énergie des gens qui n'ont qu'eux-mêmes pour se sortir de la merde est une belle leçon de vie.

“ En Colombie la corruption et la violence sont monnaies courantes, mais attention, la qualité humaine y est incroyable, et c'est cela qu'il faut retenir. ”

Revenons au label, en seulement quatre ans le 7inch « Chila Kilé » de Ghetto Kumbé fait déjà office de disque rare. Le prix moyen via Discogs est de 25 euros. Que penses-tu de la spéculation du vinyle sur ce site ?

Sujet sensible hohoho. Écoute, moi évidemment en tant que mélomane et collectionneur amateur, ça m'embête. Lorsque je vois une réédition sortie il y a à peine trois ans, déjà cotée à 60 balles, c'est ennuyant si je l'ai ratée. Et tu sais quoi ? Je ne l'achète pas (rires) ou très rarement, seulement quand je ne trouve pas la musique pour l'écouter en bonne qualité. S'il y a des gens pour acheter tel ou tel disque à 2000 boules, et bien il en faut d'autres pour leurs vendre. Personnellement je préfère acheter 200 disques à 10 euros, comme ça j'ai plein de trucs géniaux à écouter.

C'est aussi à Bogotá que tu as rencontré le producteur américain Bosq ?

Non je l'ai contacté pour qu'il fasse un remix du catalogue de Palenque Records, pour notre projet « AfroColombia Remix ». Ce n'est que bien plus tard, à Medellín, où il habite, on l'on s'est rencontré. Un type très sympa, très talentueux avec un parcours de vie pas banal.

En France la musique latine est moins connue des diggers et aussi moins présentée en live et dans les médias que la musique africaine, ta contribution est de taille. Parles nous du vénézuélien Caribombo qui s'est installé en France. Peux-tu nous en parler ?

Merci c'est gentil. Caribombo est le genre de projet que j'affectionne particulièrement, et dont je suis très fier. Carlos, percussionniste et producteur, est arrivé du Venezuela en France il y a cinq ans, pour s'installer dans un tout petit village de Loire-Atlantique. Dans son home studio, il invite des artistes de la diaspora africaine en France, comme le musicien Menwar de l'île Maurice, Shak Shakembo du Congo, ou le chanteur Togolais Yao Bobby, en y incorporant ses influences Colombo-Vénézuéliennes et électroniques. Le résultat, « Camaleon », est un album très cohérent, surprenant d'inventivité. C'est ce type de fusion improbable et savoureuse que j'adore.

Tu as également produit un beat maker des îles des Canaries, peux-tu nous en parler ?

Tu parles sans doute de Manati. Je l'ai rencontré au Womex 2018 à Gran Canaria. On a joué dans la même soirée, et on est devenu des potes. Il m'a ensuite envoyé des morceaux assez extraordinaires, très musicaux, très bien faits avec une touche lancinante et progressive des îles. Superbe !

Combien de références ton catalogue a-t-il aujourd'hui et quelle est la sortie dont tu es le plus content ?

Aujourd'hui, le label cumule 37 références, entre le digital, le Cd et le vinyle. D'ici à mai 2021, on aura trois sorties de plus. Pour chaque sortie il y a une histoire, des émotions fortes et des rencontres formidables. C'est très difficile d'en choisir une. Parce que je suis en train de promouvoir un album de remixes, je choisirais peut-être « No Más Velorio », de Plu Con Pla. Un groupe de jeunes musiciens de la côte pacifique colombienne, qui fusionne les styles traditionnels de cette région, comme le currulao ou le bunde, avec des genres plus urbains et modernes comme le hip-hop ou le reggae. Les paroles sont très fortes, on y parle de la guerre civile qui dure depuis des dizaines d'années, et comment cette région du pays est une des plus touchées. On a sorti leur premier Ep en 2018. Un producteur Américain, Biomigrant, qui passe son temps à crapahuter dans tous les recoins du pays en vélo, m'a envoyé les morceaux, et ça m'a complètement retourné. La sortie de l'album de remixes est prévue pour le 19 février.

Dans quel pays les disques GC rencontrent-ils le plus de succès ?

Tout naturellement en Colombie et en France, mes deux pays. Viennent ensuite L'Espagne et le Mexique, puis les pays où j'ai le plus tourné, comme l'Angleterre, l'Allemagne ou l'Italie.

Pourquoi certaines sorties, comme Sunka ou La Mercosur ne sortent pas en vinyle ?

Ça dépend de plusieurs choses. On peut juger, et parfois se tromper, que la sortie n'intéressera pas les amateurs de vinyles, mais c'est surtout pour des raisons financières. Dans la plupart des cas je finance la production à 100%, et les sous peuvent rapidement faire défaut. J'attends en général d'avoir récupéré l'investissement des productions précédentes pour en prévoir d'autres. En tant que petit label, qui produit des groupes récents et parfois inconnus, il est aussi difficile de sortir plus d'un vinyle par mois. Je n'ai pas de grosse machine de promo derrière et les gens pourraient vite se fatiguer. Encore une sortie Galletas ? (rires).

Je crois que tu es tombé amoureux de l'Amérique latine, si tu dois choisir entre la France et la Colombie ...

C'est un peu compliqué comme question (rires). Je te répondrai la Colombie, parce que c'est devenu le pays où je me sens le plus chez moi. J'y suis bien, je m'y sens vivant et plein d'énergie positive. En France j'ai quand même de très bons amis, la famille, et c'est ici où je suis le plus efficace pour promouvoir et vendre les sorties du label. Produire et envoyer des disques depuis la Colombie dans le monde entier, c'est très compliqué, voire impossible. Et puis il y a le pinard et le camembert (rires). L'idéal pour moi serait de passer la moitié de l'année dans en France et l'autre moitié là-bas. J'y travaille

Y a-t-il un pays hispanique avec lequel tu n'es pas connecté, si oui pourquoi ?

Il y en a plusieurs, oui, c'est dû à plein de choses. Peu de personnes s'intéressent à ce que je fais, les cultures musicales y sont très différentes. L'Amérique latine c'est quand même immense, l'unique style musical qui s'écoute dans tous le continent c'est le reggaeton (rires) et peut-être la salsa aussi.

Les artworks sont soignés mais l'esthétique varie et c'est donc difficile de cerner l'identité du label. Tu as travaillé avec divers illustrateurs, graphistes... Peux-tu nous parler de ta vision ?

L'importance du visuel a beaucoup à voir avec notre culture Sound System. En organisant des Free party, on s'est vite rendu compte de son importance. La musique transporte, fait voyager, parfois très loin (rires), et l'élément visuel, judicieusement exploité, contribue à ce voyage, et devient aussi important que la musique.

Je m'efforce de trouver le visuel qui correspondra le plus à la musique et à l'âme de l'artiste. Je conçois chaque sortie comme quelque chose d'absolument unique, parce que chaque artiste est évidemment unique. Je me préoccupe donc plus de l'identité et de la cohérence de chacun des projets dans son individualité, que de l'identité propre du label. Avoir un seul graphiste pour tous les projets serait donc compliqué, et un peu ennuyeux aussi. La Colombie foisonne d'illustrateurs hyper talentueux, j'en découvre tous les jours. En écoutant un projet musical, des images me viennent, j'en parle aux musiciens et je recherche le graphiste qui correspond le plus à notre vision commune.

A qui fais-tu appel pour le mastering et la production des vinyles ?

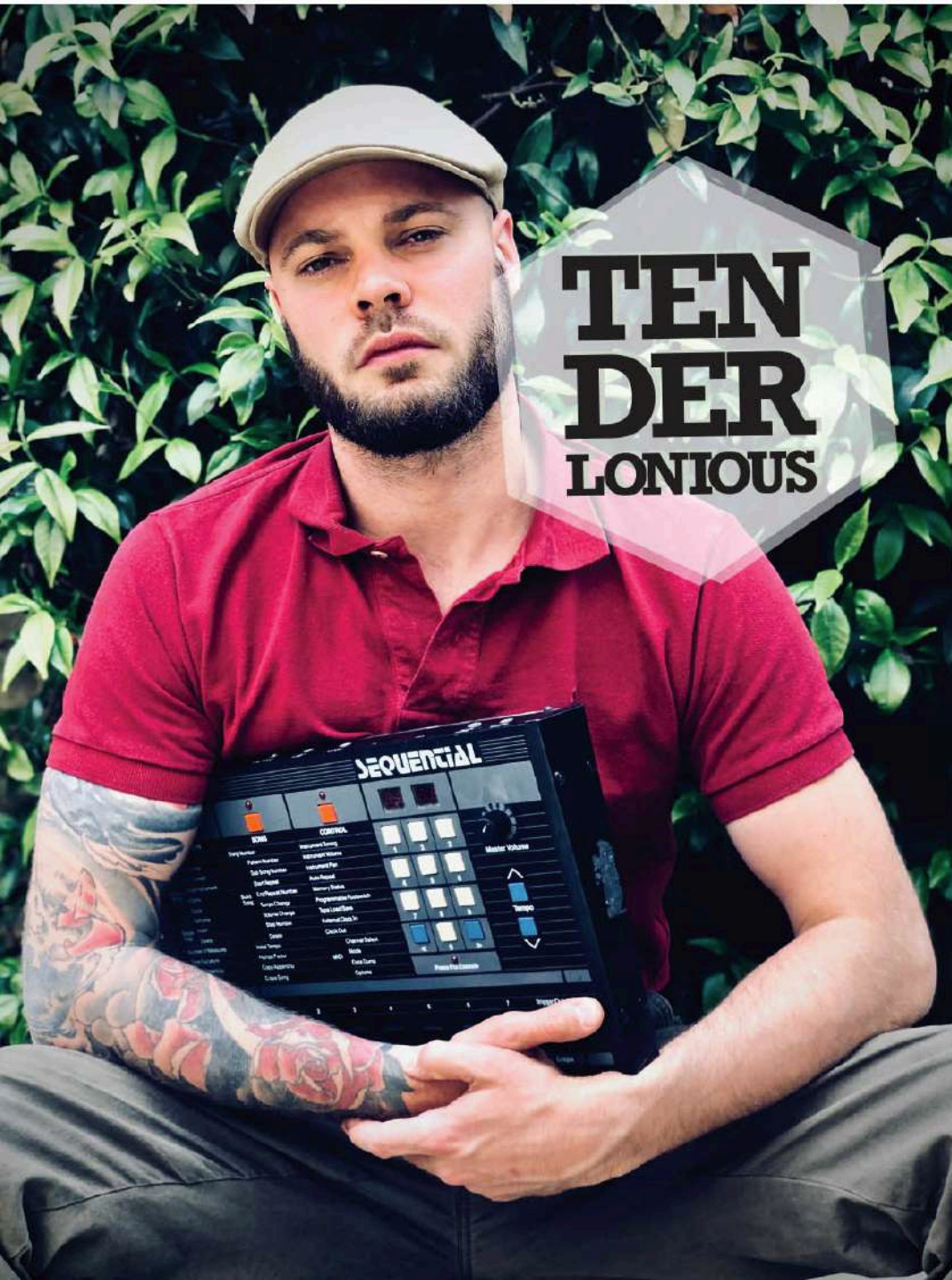
J'ai essayé plusieurs options au fil des années, et je crois avoir trouvé la combinaison parfaite, en tout cas pour moi. J'envoie les tracks chez The Exchange Vinyl, à Londres. Ils me font le mastering digital, et cutting les laques dans la foulée, pour les envoyer chez Handle With Care à Berlin, qui sous-traient chez Optimal pour la duplication. Le savoir-faire anglais lié à la rigueur des Allemands ; tout ce qu'il faut pour obtenir un produit de qualité. Pour la petite anecdote, The Exchange Vinyl est le studio de Simon Davey, dont je voyais toujours le nom gravé à l'aiguille dans le rinout des vinyles de techno anglaise des années 90. Ce type a gravé des milliers de disques.

Quelles sont les autres surprises à sortir ?

Comme je te disais, j'ai trois sorties en perspective pour l'instant. Les remixes de Plu Con Pla en février, puis vient un Ep electro-soukous de The Busy Twist avec un chanteur Congolais et des musiciens du Zimbabwe, et en mai, on sort l'album « Catleya » de Krak In dub ; le résultat d'une semaine d'enregistrement à Bogotá avec des musiciens de tout le pays. La série « Colombian Singles Series », qui se focalise sur les beatmakers Colombiens à déjà deux volumes et ça devrait continuer aussi. Puis bientôt on commence à travailler sur « AfroColombian Remix Vol. 3 » avec Palenque Records.



Galletas
Calientes
RECORDS



TENDER LONIOUS

VÉRITABLE ÉLECTRON LIBRE AU SEIN DE LA SCÈNE JAZZ BRITANNIQUE, TENDERLONIOUS VIENT DE SORTIR "QUARANTENA" ET "RAGAS FROM LAHORE", DEUX OPUS DIFFÉRENTS MAIS RÉVÉLATEURS D'UNE GRANDE CRÉATIVITÉ. FAN DE CINÉMA FANTASTIQUE, LE MULTI-INSTRUMENTISTE, COMPOSITEUR ET PRODUCTEUR LONDONNIEN ÉVOQUE ICI LA CONCEPTION DE CES ALBUMS, LE QUARTET RUBY RUSHTON OU BIEN ENCORE SES PASSIONS POUR L'ÉCRIVAIN GEORGE ORWELL ET POUR LE DJ CHICAGOAN LARRY HEARD...

Votre dernier enregistrement est consacré aux ragas et à la musique pakistanaise. Pourquoi ?

J'ai toujours été fasciné par cette partie du monde. Mon père a passé beaucoup de temps en Asie du Sud et au Proche-Orient. Il m'a confié de nombreuses anecdotes concernant ses voyages. Donc, lorsque j'ai eu l'opportunité de travailler au Pakistan, avec le groupe Jaubi, je n'ai pas hésité une seule seconde. Enregistrer à Lahore fut une expérience merveilleuse. Le studio Riots était un excellent spot. Du toit, nous pouvions voir et entendre les différents quartiers de la ville. Cela a naturellement inspiré mon jeu durant les sessions.

Les voyages aimentent la créativité...

Oui, c'est évident. J'aime être sur la route : c'est une sensation familière ! Découvrir un nouvel endroit m'apporte toujours du plaisir. J'apprends naturellement des choses et cela contribue à mon développement, tant personnel qu'artistique.

Votre album "Quarantena" évoque le confinement lié à l'épidémie de Covid. Comment avez-vous vécu cette période ?

En fait le début de cet épisode sanitaire m'est surtout apparu irréel, avec cette impression de vivre comme dans un film. Il m'est donc venu l'idée de créer une bande-son, d'y insuffler mes sentiments et mes observations. Quant à la pochette, j'ai suivi les conseils de ma mère qui est enseignante. Elle m'a notamment orienté vers les médecins du quatorzième siècle. Leurs sinistres tuniques ne sont pas sans rappeler les actuelles combinaisons de protection contre les virus. J'ai donc décidé de reprendre cette imagerie afin de représenter les temps qu'on traverse.

Avec ce disque, vous faites référence aux écrivains George Orwell et Philip K. Dick. Vous considérez-vous comme un auteur politique ?

Pas vraiment. Je suis évidemment intéressé par ce qui se passe dans le monde, y compris au plan politique, mais j'essaie de rester ouvert d'esprit. Je fais attention à ne pas m'aligner sur un programme idéologique. Concernant « 1984 », de George Orwell, c'est l'un de mes romans préférés. Le style est incroyablement cinématographique. C'est d'ailleurs ce que j'essaie de transmettre dans ma musique.

Ce 33 tours est marqué par les sons synthétiques...

Je possède une collection de synthétiseurs, analogiques et numériques. J'apprécie leurs textures. Beaucoup de sons me rappellent les productions fantastiques de mon enfance, des films comme « L'Histoire Sans Fin » de Wolfgang Petersen ou « Dark Crystal » de Jim Henson et Frank Oz (les créateurs du Muppet Show, ndlr). Ça renvoie à une certaine nostalgie. Un sentiment que je souhaite finalement retrouver dans ma musique.

Vous avez remixé différents titres pour Brownwood ou Ninja Tune. Comment appréhendez-vous cet exercice ?

Je ne suis pas sûr que l'on puisse qualifier ces travaux de remix. Certaines personnes sont très douées pour remixer des chansons, mais pas moi. A vrai dire, je préfère créer ma propre musique. Concernant les labels évoqués, j'ai tenté de respecter les thèmes originaux, et de les réemballer dans un contexte différent. Pour être honnête, je ne suis pas très content du résultat final...

Le point sur votre quartet, Ruby Rushton...

Ruby Rushton est certainement mon projet préféré. Jouer avec des musiciens aussi talentueux que le trompettiste Nick Walters, le batteur Tim Carnegie et le claviériste Aidan Shepherd me poussent dans mes retranchements. Cela m'aide à grandir et à m'améliorer. Ils comprennent également la façon dont j'écris, ce qui signifie qu'ils sont capables d'exécuter onfortablement mes idées, avec finesse.

Votre regard sur la scène jazz britannique ?

Je ne connais pas très bien cette scène. J'ai bien sûr entendu quelques morceaux ici et là au cours des deux dernières années, mais rien à mon goût. En fait je n'aime pas la notion de mouvement. Ce que je perds en visibilité, je le gagne en liberté. Cela me permet d'ouvrir de nouveaux horizons musicaux, sans avoir à me conformer à l'attente du public. Certains de mes morceaux sont parfois apparentés à ce courant. C'est le cas de la compilation « Kaleidoscope ». Pourtant je ne l'ai pas entendue. Même si je suis sûr que c'est une bonne anthologie. J'ai le plus grand respect pour Soul Jazz et Sounds Of The Universe. Ce sont de très bons amis. Ils me soutiennent depuis le premier jour.

À propos de label, vous avez créé 22α. Développez-vous de nouveaux talents ?

Non. J'ai tenté de le faire mais c'est bien trop de responsabilités. J'ai du mal à gérer les attentes des gens, à commencer par les miennes ! Je préfère me concentrer sur mon travail et sur les collaborations avec des musiciens partageant les mêmes idées que moi. C'est le cas de la bande originale que je compose actuellement, avec mon ami Lorenzo Morresi. Ou d'un futur projet house que sortira Dennis Ayler via DAM.

Votre top 3 musical ?

Concernant le répertoire classique, le Britannique Gustav Holst est l'un de mes compositeurs préférés. Sa musique est dramatique et captivante. Au plan jazz, j'aime beaucoup le saxophoniste américain Booker Ervin. Il maîtrise admirablement son instrument et c'est également un excellent improvisateur. Enfin j'apprécie énormément le travail de production du Dj chicagoin Larry Heard, alias Mr. Fingers. J'adore ses choix de sons et d'accords. Et il possède une voix superbe. Pour l'écoute, je privilégie le vinyle. C'est un format agréable, tant au plan sonore qu'esthétique.

“ Nick Walters, Tim Carnegie et Aidan Shepherd me poussent dans mes retranchements. Cela m'aide à grandir et à m'améliorer. Ils comprennent également la façon dont j'écris, ce qui signifie qu'ils sont capables d'exécuter confortablement mes idées, avec finesse. ”





“ Toutes les fautes sont gravées. Le dub est parti d'une erreur, donc les erreurs font partie du morceau et de la touche de l'artiste... ”

ACTIF DANS LE MILIEU SOUND SYSTEM DUB ET REGGAE EXPÉRIMENTAL DEPUIS PLUS DE VINGT ANS, LE CREW O.B.F. N'A PAS FINI DE NOUS SURPRENDRE. GRÂCE À D'ENRICHISSANTES COLLABORATIONS ET UNE AUTHENTIQUE LIBERTÉ DE CRÉATION, O.B.F. ET LEUR LABEL DUBQUAKE RECORDS FONT VOYAGER LE REGGAE DUB DANS D'AUTRES DIMENSIONS. ENTREVUE CHARGÉE DE BONNES VIBES AVEC RICO, PRODUCTEUR ET SELECTEUR.

Bonne année, bien qu'en retard ! Qu'est-ce qu'on peut se souhaiter pour 2021 ?

(Rires) ! Bonne année à toi aussi ! On peut souhaiter à tous les artistes, tous les acteurs de la culture, tous ceux touchés de loin ou de près, de reprendre le plus rapidement possible leurs activités. Qu'on puisse continuer à se divertir, créer des liens sociaux, se cultiver.

Le moins qu'on puisse dire est que l'on vit une période de turbulences. De quelle manière est-ce que ça t'impacte en tant qu'artiste ?

Je suis intermittent du spectacle et avec l'année blanche, nous avons une sécurité financière mais qui reste précaire. Par contre, on a eu une cinquantaine de dates annulées depuis mars et toutes les personnes qui gravitent autour d'O.B.F. telles que les boxmen, les personnes à l'administratif, les organisateurs sont durement touchées. Il y a aussi les Mcs, Charlie P et Sr Wilson, qui habitant en Espagne et au Royaume-Uni perçoivent très peu d'aides.

Ça c'est pour le côté économique. Et pour l'inspiration, la motivation, le rapport au temps...

Beaucoup de gens me disaient que j'allais pouvoir profiter d'avoir du temps pour créer au studio. Mais il m'a manqué la vibe que les gens nous transmettent lors des soirées. Les deadlines aussi puisque lorsqu'on joue quelque part, il faut sans cesse préparer de nouveaux morceaux, de nouveaux dubplates. J'avais moins accès à cette énergie humaine qui alimente généralement ma créativité. Ensuite j'ai arrêté de regarder les informations et j'ai ralenti les réseaux sociaux qui m'alimentaient trop en négativité. Je me suis déconnecté du monde extérieur et récemment je me suis remis à bien bosser au studio. Ça m'a permis de prendre du recul et au final, de me réinventer et de créer de nouvelles choses très intéressantes... Affaire à suivre.

Tu as tout de même réussi à faire des lives.

Dans les sounds systems, on joue au sol, on a besoin de l'énergie du public pour nous apporter la vibe. J'ai eu besoin de l'interaction avec notre public, de me produire, même au travers d'un écran. Il me le rendait bien et ça m'apportait beaucoup d'énergies positives. C'était ma thérapie. On a reçu des milliers de messages sur les lockdowns sessions, on nous en parle souvent. Et ça faisait du bien de communiquer et de partager des vibes avec les massives et les potes mais on attend avec impatience le retour à la normale.

En parlant de potes, comment rester connectés ?

Les personnes affiliées au sound system sont au chômage technique, mais avec les Mcs, on bosse à distance et on essaye de se voir. Charlie P est venu une semaine à la maison quand c'était encore possible. Il y a aussi Sr Wilson et Belén, une chanteuse argentine basée à Barcelone, qui sont venus dans mon studio. Je suis allé voir Théo (de Stand High Patrol, ndlr), on a fait un live de chez lui. Il m'a séquestré pour que je finisse la mixtape qu'y était attendue depuis plus d'un an (rires). Cette situation permet de développer d'autres projets, pour lesquels on n'a pas le temps d'habitude quand tu tournes le week-end...

Ces derniers temps, t'as sorti : les releases #2 à #7 des Signz Series, un live avec Mc Gyver de Stand High Patrol, une mixtape avec eux. Ne serais-tu pas hyperactif par hasard ?

(Rires). Disons que j'ai plusieurs casquettes. Je bosse sur les titres d'O.B.F., mais pas que. Je bosse comme directeur artistique chez Dubquake Records. On signe de nouveaux artistes sur le label. On va créer une nouvelle branche chez Dubquake nommée New Generation Series. On va sortir un documentaire sur Iration Steppas. J'ai aussi un projet de remixes avec le label jamaïcain Thompson Sound et l'artiste Nazamba, et bien d'autres projets que je garde encore secrets pour l'instant.

Les Signz Series en vinyles 45 tours qui sortent plusieurs mois après la sortie de l'album Signz : quelle est la démarche ?

C'est l'album décliné en singles vinyles avec des versions exclusives et de nouvelles collaborations, dédiés aux sélecteurs et sounds systems qui peuvent jouer la version vocale ou instrumentale « dubée ». Toute cette série devait sortir quatre mois après l'album, mais les délais actuels sont compliqués à cause du Covid certaines usines de pressage ont du mal à suivre. On a dû faire face à des mois d'attente, mais cela est bon signe ça veut dire que les gens pressent et écoutent des vinyles.

Peux-tu nous en dire plus sur le processus ?

Mon mix de prédilection je le réalise sur console multipiste, en utilisant la technique de dub ancestral, je mixe et j'arrange les différentes pistes du morceau en direct sur ma console et tout cela est enregistré directement. Toutes les fautes sont gravées. Le dub est parti d'une erreur, donc les erreurs font partie du morceau et de la touche de l'artiste...

Et avec ça, j'ajoute des effets : space echo, reverb à ressort, des filtres, phasers, plein de petits effets qui permettent d'improviser et je les module en live ce qui me laisse plus de liberté. Je construis mes mixes comme si j'étais en soirée. Je me vois avec les gens en train d'introduire mon morceau, le laisser monter tranquillement, préparer mon drop et arriver jusqu'au climax du tune ! Et là on pull up... (Rires). C'est comme un live mix : c'est ce qui fait la particularité du dub. Ça crée une spontanéité que tu n'aurais pas devant un écran d'ordinateur. Parfois j'ai une intuition, si ça se trouve ça va partir en couilles mais peut-être aussi que ça va faire un effet de ouf. J'essaie de sortir de ma zone de confort, tester mes limites de mix et au final, transformer les imperfections en innovation, c'est ça l'original dub style !

En parlant d'effets, tu utilises parfois l'Auto-Tune qui ne fait pas que des adeptes dans le dub...

Tu sais, le dub et ses techniques n'ont jamais cessé d'évoluer. Dans les années 80, quand King Tubby passe au son digital, met de côté les guitares et les batteries qu'il remplace par des instruments électroniques, tout le monde lui demande ce qu'il est en train de faire. Dans le dub, on s'influence avec les techniques d'aujourd'hui, on a soif d'innovation. J'utilise l'Auto-Tune sur certains morceaux parce que pour moi c'est un effet comme un autre qui modifie les voix et qui permet de donner une toute autre dimension au vocal, comme un synthétiseur. C'est ça le dub, repousser les limites, tester, innover, s'influencer, créer.

Le dub est une musique consciente, qu'en est-il avec Signz ?

Avec Signz, c'est une approche différente que j'ai voulu interpréter, plus cinématographique dans la conception de l'album. L'histoire est rythmée par la voix et les textes de Nazamba, mon ami poète jamaïcain, qui s'occupe de garder une ambiance, une atmosphère presque ésotérique... Et le nom de l'album « Signz » n'est pas là par hasard. Le concept de l'album était d'attendre les moments propices pour créer le morceau et enregistrer l'artiste. C'est parti des signes du temps, de la vie, du destin, des énergies que tu peux avoir avec une personne à un certain moment, un certain endroit. Ces énergies que tu utilises pour créer et qui je pense amènent les morceaux à un tout autre niveau, spirituel, engagé, avec bien sûr, une extra dose de vibes !

Histoire de synchronicités alors...

C'est ça. Prenons l'histoire avec Jim. Je suis en Chine et Li (celui qui s'occupe de moi sur place) m'explique la philosophie de Bruce Lee « Be water » : s'adapter à chaque situation, chaque moment. Je reviens en France, Jim m'appelle, il me dit qu'il a reçu les riddims et qu'il a travaillé sur un truc qui s'appellerait « water » sur la philosophie de Bruce Lee. 90% des morceaux de Signz ont été créés à partir de moments comme ça, comme cette première rencontre avec Biga Raux et Wilson en studio...

C'était le bon moment, la réunion des bonnes personnes avec les bonnes énergies qui a créé cela. Parfois, je me sens tout de suite bien avec certaines personnes. Par exemple lors de mon voyage au Brésil, j'ai créé des liens très forts avec des personnes qui sont aujourd'hui devenues la famille. On a passé deux jours au studio et grâce à la symbiose on a fait une mixtape. Alors qu'à la base, j'y allais pas du tout pour ça, j'y allais pour tourner et prendre quelques vacances, mais c'est ça ma vie, la spontanéité, la création, le moment présent.

Souvent dans la vie, tout est une question de rencontres...

C'est vrai ça. La situation actuelle nous coupe vachement à ce niveau-là alors qu'en fait c'est ce dont les gens et moi-même ont besoin, même s'ils ne s'en rendent pas forcément compte. On a besoin de ces rencontres, de communiquer, de synchronicités (rires).

Peux-tu nous parler du SIGNZ #2 Rebel Dawtaa, un morceau éminemment féministe ?

Dans le milieu du dub, la masculinité est très forte, sur-représentée. Avec ce morceau, on a voulu retirer les clichés. Oui une femme footballeuse c'est possible, oui une femme mécanicienne c'est possible, oui une femme soudeuse c'est possible, oui une femme mère et artiste c'est possible. On veut montrer la force des femmes. Et on veut une égalité entre les femmes et les hommes. Avec Aza et le clip, on a essayé de faire des portraits de femmes qui représentent la Jamaïque : des femmes fortes qui portent énormément et qui doivent se battre chaque jour pour exister. Ça me tenait à cœur qu'il y ait un morceau dédié aux femmes dans l'album. Stéphan chez O.B.F. c'est notre Rebel dawtaa et notre cerveau pour le crew. Elle bosse dans l'ombre. Clairement O.B.F. ne pourrait pas être à ce niveau si elle n'était pas derrière le crew pour organiser les dates, pour faire le suivi des différents projets, elle motive les troupes avec des valeurs fortes. Big respect. Avec cette chanson c'est un vrai hommage que j'aimerais faire aux femmes.

Depuis le documentaire « United We Stand » dans lequel tu as participé, comment a évolué la place du sound system dans la culture française ?

Il y a de plus en plus de sounds, mais de moins en moins de salles qui veulent en accueillir. Parce qu'un sound system c'est un groupe autonome, qui arrive dans une salle qui elle-même a des règles imposées (limitation des décibels, règles de sécurité). Vu que le sound system vient d'un milieu alternatif, auto-géré, « rebelle », quelques fois ça refroidit les programmeurs de nous booker. Mais le milieu se professionnalise de plus en plus et essaie de se plier aux règles sans négliger la culture sound et les programmeurs le prennent bien évidemment en compte.

Comment vois-tu ces prochains mois ?

Je ne veux plus me projeter. Le gouvernement nous a trop déçu à relancer la machine, puis tout arrêter, relancer, arrêter. Je n'attends plus rien du futur proche en terme de diffusion, de dates, de concerts, de sound system parties, je me concentre sur mes activités de producteur en studio et de directeur artistique pour le label.

De nouvelles collaborations alors ?

On bosse pour l'album de Nazamba qu'on va sortir en collaboration avec Thompson sound, la mixtape de Charlie P, le documentaire d'Iration Steppas. J'essaie aussi de produire des jeunes artistes : comme Sanda une jeune productrice de 14 ans, Esafa, une jeune productrice de Genève qui va sortir sur notre label. Les autres collaborations je ne peux pas encore en parler. Mais il y a plein de choses qui arrivent soon, toi-même tu sais.

Toujours d'actualité les club masterclasses ?

Oui mais toutes les salles annulent à cause du Covid. Mais dès que possible, on sera à Paris, Nantes, Rennes, Angers, Lille, Marseille et bien d'autres. C'est reporté.

Tu travailles aussi pour un spectacle de danse ?

Ouais, c'est un side project, un spectacle de danse contemporaine. C'est un chorégraphe fan de mes productions qui m'a demandé il y a six mois de faire la musique pour son spectacle qui se jouera aux Ateliers de Paris. Au début je n'étais pas très chaud, j'avais beaucoup trop de choses à faire. Finalement en discutant avec Kevin le chorégraphe et en voyant les différents projets déjà créés avec sa Cie la Fronde, j'ai tenté l'expérience. Il faut sortir de sa zone de confort et se confronter à de nouveaux projets. L'ambiance est très variée, c'est des grosses nappes avec des beats influencés ragga/dub/hip-hop, c'est vraiment expérimental, des beats futuristes. Le chorégraphe veut enlever la notion de féminin/masculin, dans son spectacle il n'y a qu'un seul genre. C'est ultra intéressant, je n'avais jamais travaillé dans ce milieu.

Est-ce qu'il est prévu des rééditions vinyles des premiers albums qui sont très recherchés ?

Ouiiii ! On a décidé ça cette semaine justement. C'est pour bientôt, soon come !

Dans le docu United We Stand d'ailleurs tu joues "Lock Up Me Sound" : un soon come aussi ?

Je sais pas, c'était une duplate... Peut-être que ça sortira un jour dans une mixtape.

Pour finir, si on imagine une soirée totalement libre, quelle serait ta soirée idéale ?

Que tous les gens puissent se réunir dans les rues avec de la musique, s'embrasser, se toucher, communiquer librement, danser, faire des accolades, vibrer tous ensemble au son des bonnes vibes. C'est vrai, non ? On a besoin de ça en ce moment ! Et d'un gouvernement qui correspondrait à nos idéaux (rires).



DIFFICILE DE PASSER À CÔTÉ DE " UXY DOSING© ", L'ALBUM DE MAOUPA MAZZOCCHETTI SIGNÉ SUR BFD RECORDS. LE " MAXIMALISTE " DÉFINIT LE SON CHARISMATIQUE DU COMPOSITEUR QUI SE RÉINVENTE CONSTAMMENT. CHAQUE SORTIE EST CONÇUE DE MANIÈRE INGÉNIEUSE ET CONTRIBUE À TISSER LA TOILE D'UN UNIVERS DÉCOMPLEXÉ ET DÉCALÉ. SON EMPREINTE, QU'IL NOMME LA MDM: " MAXIMAL DANCE MUSIC ", EST ASSOCIÉE AU " MAXIMAL DEXTROSE & MILK ". INSTALLÉ À BRUXELLES, LE PRODUCTEUR DÉCRIT SA DÉMARCHE CRÉATIVE, SA PERCEPTION DE LA " NOUVELLE SCÈNE " ET SES COLLABORATIONS NOTAMMENT AVEC ZULI, VICA PACHECO, CHARMATINE LEE... ENTRETEN.

D'où viens-tu et parle-moi de ta passion pour les instruments à percussion ?

Je viens d'un village situé entre Aix-en-Provence et Marseille. Un village Provençal défiguré par une zone industrielle et ses logements dorts. En somme, c'est la Provence de 2021. Désolé pour ceux qui fantasment encore sur la Provence de Pagnol. Mon intérêt pour la musique et les instruments est venu assez tôt via mon parrain, branché percussion (djembé, tabla, etc). Vers l'âge de dix ans je me suis pris de passion pour la batterie. J'ai le souvenir de m'en construire avec des boîtes de lego et des couvercles de casseroles après que ce cher parrain m'ait filé une caisse claire. J'ai ensuite pris des cours mais j'ai arrêté car je ne supportais plus les cours de solfège. J'ai aussi pas mal appris la derbouka grâce à un ami d'enfance Tunisien, à travers des patterns folkloriques et je crois religieux que les Tunisiens jouent pendant des mariages et autres fêtes. Cet instrument m'a vraiment fait toucher la musique. Encore aujourd'hui la percussion reste la clef de voûte de ma musique.

De quelle musique proviens-tu ?

Le projet Maoupa Mazzocchetti est arrivé après la fin de mon groupe (2008-2012) dans lequel j'étais à la guitare et aux boîtes à rythmes. Nous étions accès post-punk/électronique à la Marquis de Sade, Fad Gadget, Television, D.A.F., Liaisons Dangereuses ou encore Italians Do It Better. Mais, il y a aussi la musique que mon frère aîné me disait d'écouter gamin. C'était le milieu des années 90, pendant l'arrivée du rap dans mon village. Alors quand ma mère me proposait de choisir un Cd au supermarché je demandais avant l'approbation de mon frère. Le premier que j'ai acheté fièrement avec mon argent à Intermarché c'était « Meet Her at the Loveparade » de Da Hool, suivi de « Freed from Desire » de Gala puis de « Spice » des Spice Girls. Plus tard, il m'a fait découvrir « Mauvais Œil » de Lunatic et ils m'ont profondément marqué. Je les écoute encore souvent. Parcil pour « Truc De Fou feat. Doudou Masta » du 113... Je matais en boucle la Vhs de « Ma 6-t va Crack-er ». L'instrument pendant la scène de la fusillade à coup de fusil à pompe sur le parking me foutait les frissons, c'était « C'est Donc ça Nos Vies » d'IAM. J'ai pas mal bloqué sur le rap Français fin 90. Et évidemment les disques de mon père. des classiques rock, reggae, pop et disco m'ont aussi beaucoup marqué. Notamment Gainsbourg,

Plus tard, dans l'adolescence, j'ai découvert Tuxedomoon et Kraftwerk et aussi beaucoup de tubes club mais plus accès Électroclash : « 1000 Dreams » de Miss Kittin & The Hacker, « Geh't's Noch ? » de Roman Flügel, « You Gonna Want Me » de Tiga, « Émerge » de Fischerspooner, « Atomic Food » de David Guetta, Vitalic...), et beaucoup de rap, la période Timbaland...

Qu'est ce qui a été décisif pour toi ?

Je ne crois pas qu'il y ait eu un moment décisif précis du genre : « j'ai vu Bowie en concert et le lendemain je me suis acheté des bottes argentées ». La musique m'accompagne depuis un moment. Aujourd'hui, j'en ai besoin quotidiennement. Je peux autant me prendre un moment décisif en concert, qu'en écoutant un truc avant de dormir. Un truc, qui je crois m'aide beaucoup psychologiquement, c'est d'explorer des genres que j'appréhende à ma manière. Grâce à ça, je me construis des personnages. Quelqu'un que je choisis pour être parachuté dans un nouvel univers que je dessine à mon goût... Ça tu vois, j'adore. Vivre le réel à travers cette fuite vers l'avant incarné par d'autres me stimule beaucoup. Certains, pour déconnecter, vont faire du jet ski, changer de coupe de cheveux ou s'acheter des pompes, moi je fais ça. Mais depuis pas mal d'années je rêve aussi de traverser la France en jet ski sur les interminables canaux EDF à burne, et plus récemment je songe à devenir une sorte d'icône pop du Flamenco expérimental et dessiner des bottines rouges vernis unisexes pour Souleiado.

Quel est ton meilleur souvenir Live ?

Ils sont tous bien ! Tu sais, j'ai eu la chance d'être touché par la grâce du dextrose très jeune avec Mamie qui m'offrait des kinder surprise chaque mercredi. Un souvenir qui me revient en premier c'est la veille de jouer à Rye Wax à Londres. On entend parler d'une teuf à The Glove That Fits, un petit bar vers Dalston. On s'y rend, et là en sced, dans la cave blindée, Skrillex qui joue, c'était une bonne soirée. Au Berghain dans la salle Saüle où j'ai joué pour la deuxième fois sous mon alter-ego Snippet Boy (Gag Flag - Éditions Gravats - 2018) debout sur le praticable et guitare électrique à balle. Les habitués étaient surpris d'entendre ça dans cet endroit. Au Arma17 à Moscou avec un système son tellement puissant que de la poussière de plâtre tombait du plafond.

**MA
OUPA
MAZZO
CCHETTI**

Le Café Otto à Londres, le public était devenu fou et le boss du lieu nous avait confiés n'avoir jamais vu le lieu comme ça. En tant que spectateur, ma dernière claque c'est Amnesia Scanner en live à l'Ancienne Belgique. Ce truc est à vivre en concert absolument.

Comment as-tu produit « UXY Dosing » ?

L'UXY Dosing (UD) en plus d'être un album, est un genre maximaliste de musique électronique. Il succède de manière radicale au genre minimaliste. L'UD épouse l'hétérogénéité et permet la création de systèmes de juxtapositions et de collisions, où toutes influences extérieures sont vues comme matériau brut potentiel. Avec lui, l'UXY Dosing a fait naître la MDM (Maximal Dance Music) ce genre demeure lié à la consommation élevée de dextrose (sucre) associé à du lait en poudre, se parant de facto du même acronyme que la MDM (Maximal Dextrose & Milk). Pour arriver à ça, j'étais à la recherche d'un nouveau son, de nouvelles textures mais aussi de densité et de tension. Et surtout d'un univers complètement nouveau. J'ai radicalement changé de palettes sonores et de méthode de production de celle de mon précédent album. La synthèse digitale m'est apparue être une des plus adéquate. Plus exactement, pour réussir à obtenir ces sons qui donnent la sensation d'être une copie synthétique de matière organique... mais pas tout à fait du coup. Tu vois quand tu manges un Oreo, tu sens cette sensation crémeuse dans ta bouche mais sans avoir le réel goût de la crème de lait, tout simplement car ça n'en est pas, c'est synthétique en fait. Et bien je recherchais ce son là, mais de manière plus explicite sur les effets du sucre et l'état d'excitation maximale qu'il me procure. Je voulais tout de même être musical, mélodique et harmonieux tout en opérant des mariages forcés avec des genres différents, notamment la dub-step, la trap, l'électroacoustique, des trucs U.K Amen Break et d'autres genres plus intellos dans le sound design. L'UXY Dosing découle de tout ça. Sucre raffiné et organique de synthèse. Pour les plus techniques que ça intéresse, j'ai utilisé, en plus des instruments digitaux, beaucoup de SH-101 synchronisé à un System 101, un Pearl Syncussion pour les sub entre autres, une Tr-606, une TB-303, un Ms-20, un Yamaha PSS-680, une CR-8000, une MPC. Je les ai ensuite traités via un hardware numérique de design sonore qui ressemble de loin à Max/Msp, mais avec une synthèse et une méthodologie différente. J'ai patché beaucoup de synthés là-dessus et utilise beaucoup d'effets, de déformation et de morphing pour arriver à cette palette.

Ton Lp comporte de belles collaborations : Zuli, Emma DJ... Les connaissais-tu avant ?

Je les connais tous oui. Notre scène est assez petite. J'ai rencontré Ahmed (Zuli) à Bruxelles en 2019. On se suivait respectivement et j'aime beaucoup son approche. Il bosse principalement avec Ableton et propose un son tellement singulier et riche. On a passé un petit moment dans mon studio et c'était un des premiers à écouter mes recherches ainsi que les premiers titres de l'album.

Il a beaucoup aimé et ça m'a encouragé à aller au bout. C'est là que je lui ai proposé ce feat'ing. Phillip Jondo est un ami. On se connaît depuis quelques années et on se voit souvent. Quand il vient à Bruxelles, on passe des jours à écumer les vendeurs de Cds pour chopper du RnB de nos années collège. Puis on se les écoute au studio. Et lui aussi adore le sucre... Parfois, on fait de la musique ensemble sans but précis. « EDMeme » est, comme son titre l'indique, le Meme EDM de l'album. C'est aussi une sorte d'extrait d'un morceau qu'on va sortir dans son entièreté sur l'album de Phillip sur un label connu dans l'industrie du divertissement. Pour « Virtual Odorat » en feat. avec Emile Aka Emma DJ c'est Ransome Note qui, pendant le premier confinement, m'ont proposé de faire un morceau pour une compile en collaboration avec une personne de mon choix et à distance. C'était une période où avec Emile on s'envoyait pas mal de morceaux et surtout beaucoup de vidéos de chiens. On adore les doggos, on est un petit noyau de potes à se partager des contenus très touchants. On est tous sur le groupe Facebook Dogspotting... Ils nous font complétement craquer, vraiment, toutes les races de chien me touchent.

Comment sont nés « RektIII » avec Charmaine Lee et « Moon Is A Bell For Meteor » avec Vica Pacheco ?

Pendant une tournée aux U.S en 2016, mon amie et violoncelliste Leila Boredreuil m'a invité en résidence à Issue Project Room à New-York. À la fin, on a organisé un show pour présenter notre pièce avec comme invité Charmaine Lee, une amie de Leila. À noter que Charmaine ne mange pas du tout de sucre, ça ne se ressent pas quand on l'écoute, mais elle fait très attention. Sa performance m'avait littéralement coupé le sifflet. Plus tard, Charmaine m'a envoyé l'enregistrement qu'elle avait fait à Issue Project Room avec son téléphone « Rekt » (l'originale est en ligne sur son Soundcloud). Ensuite j'ai pas mal joué cet enregistrement en Dj set, radio show, et même en Live. L'hiver dernier, je l'ai joué sur un show NTS mais cette fois superposé à une instrumentale ambiante produite une semaine avant et ça matché parfaitement. De retour à Bruxelles, je lui ai proposé d'en faire un morceau : « RektIII ». Ces dernières années, j'ai bizarrement rencontré beaucoup de mediums spécialisés dans les astres et les planètes. Ces gens-là font souvent de la céramique aussi. J'ai pu remarquer que ça s'attrapait et se reflétait au alentours de la trentaine. J'ai essayé moi aussi d'apporter des réponses aux mystères astrales qui nous entourent et qui influent sur nos achats compulsifs et nos choix politiques suicidaires. Tu vois, moi je dois très mal les soirs de pleine lune. Et donc, un soir de pleine lune où j'avais ingurgité pas mal de Mars-mini, il m'était impossible de fermer l'œil. Alors, je commence à faire quelques recherches sur la lune. Je tombe sur un article internet qui parle de la théorie de la terre plate. Honnêtement, à part les blagues que j'ai pu lire sur la toile à ce sujet, je ne connais pas du tout les thèses de cette théorie. Je plonge donc dans l'article et il était écrit, entre autres « la lune est en réalité une sphère métallique vide... ». Ce moment-là a été une révélation.

Je veux dire par là que même chez André Breton je n'avais jamais rien lu d'aussi surréaliste. Je n'arrêtais pas d'imaginer le son qu'une météorite peut générer dans tout l'univers, s'écrasant sur cette géante cloche métallique vide. Ça m'obsédait tellement que j'ai décidé d'en composer un morceau : « Moon Is A Bell For Meteor » (feat. Vica). Une fois l'instrumentale terminée, j'ai demandé à mon amie Vica Pacheco d'écrire et de chanter quelques chose d'assez surréaliste et abstrait là-dessus. Vica est vraiment dans ce genre de surréalisme déconnecté. J'adore. C'était la chanteuse parfaite pour cette chanson.

Comment as-tu rencontré BFDM ?

On a pas mal de potes en commun avec Judaah. Il m'avait écrit en 2015 pour me programmer au Box Boy à Lyon. Un ancien club S.M. gay avec déco dans son jus où il a organisé pas mal de teufs. Ça ne s'est finalement pas fait car le club a fermé du jour au lendemain. On est resté en contact jusqu'à ce que finalement je le rencontre au META à Marseille. Et j'ai directement eu un bon feeling avec lui. Vu qu'il bosse aussi en tant qu'agent dans l'agence qui me représente, je lui ai filé l'album en espérant qu'il accroche. Ce fut le cas et on a finalement discuté d'une sortie l'été dernier quand j'étais à Marseille. Je crois qu'il s'est rendu compte de son erreur quand il a compris qu'il fallait remplir à la main les 1500 gélules UXY Dosing qui seront disponibles avec le disque... Big up ma nine.

Qu'est-ce que la « réelle créativité » ?

La « réelle créativité » ça c'est un truc que j'ai pu sortir si tu l'as mis entre guillemets ? (rires). La réelle créativité sous-entend qu'il y ait une fausse créativité, et ça je ne crois pas. Il y a juste de la créativité point. Ça relève plus d'une question d'échelle de valeur qu'on lui accorde en fait.

Quels sont les artistes « avant-gardistes » pour toi ? Te considères-tu comme « avant-gardiste » ?

Je crois que les avant-gardistes sont des artistes classés de la sorte par des spécialistes de la musique et pour lesquels tous s'accordent à dire qu'ils apportent beaucoup à leur domaine, qu'ils sont aventureux, novateurs, voir talentueux. Mais ce sont des artistes qui ne rencontrent peu, voir aucun, succès populaire ni commercial car leur musique n'est pas taillée pour le business bien rodé et normé de l'industrie de la musique populaire de masse. Du coup, c'est une catégorie qui regroupe plein de pollinisateurs d'innovation, dans lequel le mainstream pioche de temps à autre. Si j'en fais partie ? Je ne sais pas, franchement je mentirais de dire que ça m'est égal. C'est plutôt cool d'être considéré comme un artiste avant-gardiste, bien plus que spécialiste en tous cas. Spécialiste c'est l'antithèse de l'artiste, c'est l'enracinement dans un pragmatisme établi par d'autres, tu passes des diplômes et tu le deviens. Par contre, t'as pas de diplôme pour devenir artiste avant-gardiste... Mais c'est surtout que ce n'est pas à moi d'en juger. Je ne suis pas un spécialiste et je préfère de loin l'amateurisme.

Ce qui est sûr, c'est que je ne pense pas à ça quand je fais de la musique. Je tente juste de faire quelque chose qui, sur le moment, me fasse décoller.

Quels sont les artistes et labels avec qui tu souhaiterais travailler ?

J'ai tenté de faire une collab avec Lueke pour un morceau du Lp mais c'était la fin du confinement et j'étais mort de l'intérieur. Ça n'a rien donné de conduant. Du coup, faire un disque avec lui m'intéresse encore plus... Il y aurait aussi Amnesia Scanner, Yves Tumor, Fausto Mercier, Aphex Twin, Equiknoxx, Tyler The Creator, Eartheater... Pour leur manière propre d'aller toujours plus loin, en matière de son, musicalité, expérimentation... mais la liste serait encore trop longue. Concernant les labels, c'est plutôt à eux qu'il faudrait demander. Je souhaiterais aussi jouer de la musique devant un public avec l'UXY Dosing Orchestra et son UXYmonium (Acousmonium). L'UXY Dosing Orchestra est un quintette, que je suis en train de monter avec des amis, composé d'une flûte traversière (Émile Barret), d'une contrebasse (Giulio Erasmus), d'une batterie (Daniel Dariel), d'un synthé modulaire et autre instrument électronique (Milka Oki) et une trompette (moi-même). À l'occasion de la sortie de l'album, on jouera au milieu d'un acousmonium monté par mes soins et dans lequel je jouerai et spécialiserai l'album. Par moments, des morceaux acoustiques du quintette viendront se mêler à ces textures très numériques. Ça ajoutera un spectre organique à la pièce. Ces représentations se feront à jauge libre limitée et sur une durée d'une semaine fin février. Ça permettra un roulement du public et du coup un plus grand nombre d'auditeurs dans un cadre sûr et gérable.

Quels messages souhaites-tu transmettre ?

Je veux accompagner les gens qui mangent du sucre en barre et qui adorent ça. autant que ceux qui culpabilisent et tentent d'arrêter. C'est ça que je veux apporter avec cet album. Ce disque ne te juge pas. Il est encore moins donneur de leçon. Il est très généreux, comme dans cette pub début 2000 où, dans un train, un gamin offre un kinder à sa voisine, et la voilà qui se retrouve en train de planer dans un nuage blanc de bonheur. En fait, mon truc c'est de tenter de créer des albums d'Art Total. Du propos qui me sert aux compositions en passant par le visuel jusqu'à la communication finale. Je pense la chose dans son ensemble. Ça me stimule. Je monte ça comme une sorte de tour de Kapla que je peux détruire avec l'album suivant. Je construis par la déconstruction en fait. Avec mon penchant pour le surréalisme, j'ai voulu ici créer un nouveau genre. S'il y a un nouveau genre de musique, il y a forcément une substance liée, comme ce que la marijuana est au reggae, les excitants au Punk/Rock, l'extase à la musique dub, dernièrement la codéine à un certain Rap et donc le dextrose à L'UXY Dosing ! Sauf que là, c'est beaucoup plus subtil et vicieux. Le sucre tout le monde en consomme, c'est une substance légale récupérée à l'extrême par des gens très créatifs pour trouver la manière la plus efficace et scred de nous rendre accros et nous le vendre.

Après, de là à parler de message, ce n'est pas vraiment le propos. On peut certainement y voir des messages, mais ce n'est pas le but. Tous mes choix sont justifiés dans l'UXY Dosing© car ils me servent à créer le truc, mais ça ne signifie pas non plus que je possède toutes les clés.

Que représente la pochette ? Est-ce toi qui as fait l'artwork ?

J'ai pensé et dirigé l'artwork oui. Il représente une pipe épousant la forme de mon logo posée au milieu de bonbons gélatineux. On peut voir une banane fétide, référence à Snippet Boy (personnage fictif au sourire intense et à la chemise jaune créé pour mon précédent album). Avec Laurent Allard, on a pensé ensemble à comment suggérer le propos principal de l'album via un visuel dense mais impactant et coloré. Il s'est chargé de toutes les réalisations 3D ainsi que de la vidéo du morceau « Serenade To a Gelatin » (feat. ZULI). Je voulais vraiment créer un parallèle visuel à la musique. Du coup, il était évident de superposer des textures et les matières visuelles différentes. À cette esthétique 3D plutôt froide et digitale, je voulais ajouter du « faux » organique. Ce que j'ai fait en proposant à Jonathan Castro de bosser ensemble sur le design du packaging qui comporte les gélules UXY Dosing© ensuite collées sur la face avant du disque. À cela, s'ajoute une dimension humaine hasardeuse et impulsive lorsqu'on passe à la face arrière. Ici, pour alléger la densité de texture du truc tout en y ajoutant une nouvelle, j'ai choisi sur fond blanc, d'écrire à la main une note qui s'adresse directement à toi, qui prendras le disque. (Le vinyle inclut des gélules UXY Dosing© donnant accès aux trois derniers titres en édition limitée, ndlr).

Quel titre du Lp te représente le mieux ?

Tous les titres me représentent au mieux ici. Je ne sélectionne jamais des morceaux que je ne sens pas pour mes disques. Je veux dire, je suis incapable de mentir avec la musique, c'est une mise à nu. « Guido Always Wins in The End » est un titre particulier dans le sens où il touche à l'enfance. Il y a là toute ces musiques de générique de fin de film populaire américain de mafia que je regardais gamin à la télé, et aussi le fait que j'ai rarement joué avec autant d'instruments non électroniques sur un morceau.

Qu'est ce qui te révolte sur la scène actuelle ?

Je n'ai aucune raison d'être révolté envers une quelconque scène. Il ne faut pas se tromper d'ennemi. Je suis plutôt saoulé de la situation actuelle. Plus précisément, de voir comment un si petit nombre de personnes choisissent de manière totalement arbitraire de jeter au chômage technique l'ensemble des acteurs culturels en France, et ça depuis mars 2020, de manière ininterrompue. La vie est hasardeuse par essence et ce virus en fait partie, ce n'est pas le problème. Mais ici ce n'est pas du hasard dont on est victime, mais bien du choix arbitraire de quelques personnes privilégiées qui ne représentent plus qu'eux même et qui persistent à privilégier une économie de croissance. Celle-là même qui nous a dirigés droit dans cette pandémie mondiale.

Qu'est ce qui, au contraire, te rassure ?

Quand j'écoute les productions de la génération née en 2000 je suis plutôt rassuré. Ils ont une liberté qui me stimule et ils mangent beaucoup moins de sucre. Ils ne s'encombrent plus d'éthique conservatrice très présente dans la musique de tous genres confondus. D'ailleurs, je trouve ça intéressant de voir comment une grande partie de cette nouvelle scène underground s'inspire des codes musicaux et visuels du mainstream et de la pop millionnaire. Ce sens-là d'échange philosophique et de genre auquel on assiste depuis ces dix dernières années ne s'est jusqu'à présent jamais vu dans l'histoire de la musique, il me semble. Ça a toujours été l'inverse. Je suis à la fois très curieux et stimulé par ce sens inverse d'inspiration et de générosité musicale qu'elle fait naître, car elle génère pour le moment quelque chose de très frais. Et à la fois, je me demande si ça ne risque pas d'homogénéiser les variétés esthétiques de nombreux genres musicaux, pour finalement se retrouver avec une musique elle aussi hyper mondialisée et normée labélisée Spotify ou Amazon. À suivre.

Quelle est l'artiste femme qui t'a, dernièrement, mis une claque ?

C'est difficile de n'en choisir qu'une. Mais franchement, Vica Pacheco assure grave. Elle ressent directement la musique des instrus. Très rapidement, elle pose les toplines mélodiques qu'il faut, et seulement après elle trouve les paroles, là en studio. Elle écrit très rapidement puis elle sélectionne le zest. Elle bouillonne quoi. D'ailleurs son disque solo « Symplegmata » sorti sur Kraak cet été est un grand voyage électroacoustique dépoussiéré rempli de rencontres surréalistes et un poil dada sur certaines voix.

Si tu devais te téléporter, quelle période choisirais-tu ?

Mon côté naïf choisirait la fin de cette crise... Mais en fait, je choisirais l'émission Droit de Réponse et j'embarquerais avec moi mes amis les plus chaud !

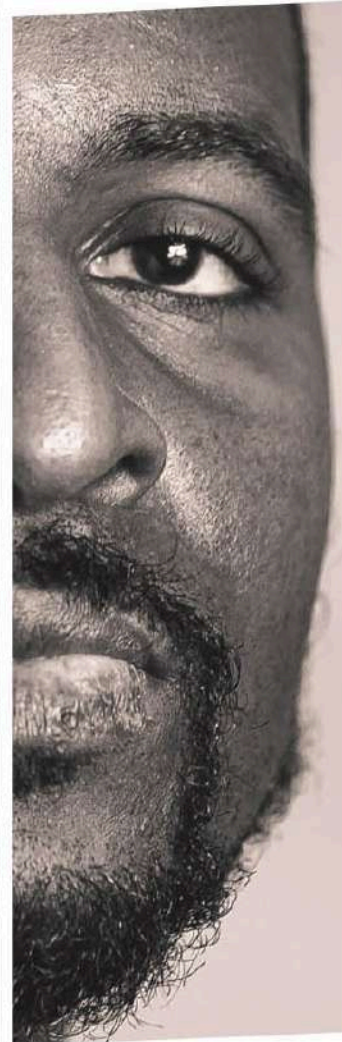
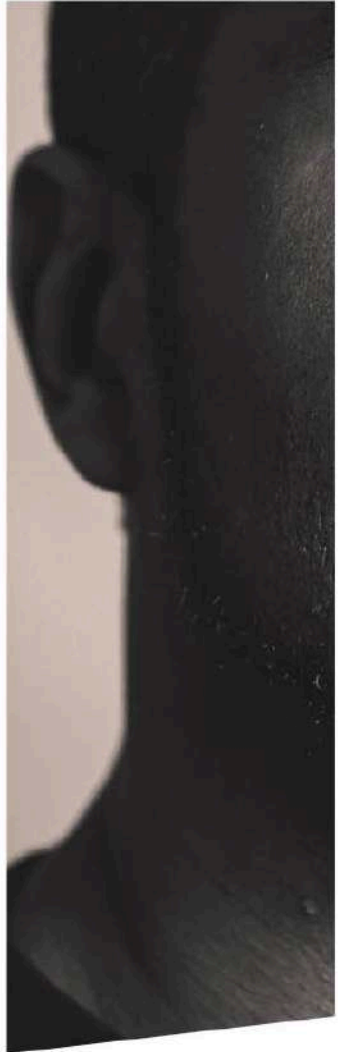
Maoupa Mazzocchetti en 3 mots ?

ZZ, CC, TT.



“ Les avant-gardistes ne rencontrent peu, voir aucun, succès populaire ni commercial car leur musique n'est pas taillée pour le business bien normé... ”

INSIGHT INNOVATE



“ Je ne vois pas la musique comme des notes, mais comme des données visuelles et des informations qui permettent de communiquer avec les autres. ”

INSIGHT EST MC, PRODUCTEUR ET DJ MAIS AUSSI DÉVELOPPEUR AMÉRICAIN. IL A SU, DEPUIS SES PREMIÈRES APPARITIONS DISCOGRAPHIQUES, CRÉER UNE IDENTITÉ FORTE. SON BOOM BAP RENOUE AVEC LA PROÉMINENCE DU BEAT, LES SAMPLES DISSONANTS ET UNE CERTAINE ESTHÉTIQUE RÉTRO QUI LORGNE AUTANT DANS LES ANNÉES 90 QUE LES ANNÉES 80. IL A PRODUIT POUR MR LIF, OC, OU ENCORE KRS ONE. INSIGHT REVIENT AUJOURD'HUI AVEC UN ALBUM EN COMMUN AVEC EDO G OU IL RAPPE ET PRODUIT SUR LA TOTALITÉ DU PROJET ET UN ALBUM AVEC LE BEATMAKER MAG SPENCER.

Tu viens des Iles Vierges. Quels souvenirs entretiens-tu avec cet archipel ?

Je suis attaché à mes origines. Quand je suis venu des Caraïbes, j'ai senti une forme de racisme. Je suis arrivé à New York City avant d'habiter dans le Massachusetts. Lorsqu'on pense au racisme, on pense souvent au racisme des Blancs vis-à-vis des Noirs. J'avais cinq ou six ans, on m'appelait l'immigré et cela venait des autres enfants noirs. Je me suis posé la question de savoir pourquoi les choses devaient se définir ainsi. Pourquoi suis-je différent ? En même temps, j'étais dans une ville dynamique qui m'a permis de changer mes perspectives. J'ai eu l'opportunité d'être scolarisé et d'avoir des professeurs qui m'ont traité différemment. Il y avait des programmes qui s'appelaient « micros programmes », qui permettaient à des enfants du centre ville d'aller dans des écoles favorisées des banlieues bourgeoises. À l'inverse, il y avait 80% d'enfants issus de la communauté noire qui n'y accèdent pas. Quand je repense à mes origines, je me dis que les USA, Boston en particulier, ne sont pas bienveillants. La diversité est là, mais le racisme institutionnel rampant dont on ne parle jamais est aussi présent. Mes racines m'ont donné une force et une capacité à mieux comprendre le monde qui m'entoure. J'ai eu la chance de voyager dans différents endroits de la planète, on peut changer les gens, faire infléchir les pensées racistes. C'est comme cela que je vois les choses. Mes racines se ressentent parfois dans ma manière de vivre, de voir les choses et dans ma conception du monde.

Quelle image as-tu de ta ville, Boston ?

Boston est une ville innovante, une ville un peu folle et cool, à la fois. C'est tranquille. Mais il y a des quartiers pauvres et dangereux comme Roxbury. C'est une ville étudiante foisonnante, mais c'est aussi une ville qui a un passé historique notamment avec les pèlerins protestants et bien d'autres choses. À Boston, les étudiants ont joué un rôle primordial sur la scène musicale. Guru et Edo G sont de Boston, d'ailleurs Edo y vit toujours. Les ghettos comme ceux de Roxbury et Dorchester sont vraiment des quartiers dangereux. En faisant de la musique, j'ai habité dans des quartiers chauds, notamment lorsque je faisais Electric Company, on pouvait voir des gens se faire arrêter par la police, juste en regardant par la fenêtre ou en sortant sur le palier. C'était l'époque où je pouvais louer un grand appartement et nous pouvions vivre à cinq colocataires. Ma mère était scientifique dans l'armée, on s'est installé à Dorchester.

Après nous avons voyagé en Europe. Boston n'a jamais vraiment été ma maison et je me sentais bien partout. On a grandi dans un quartier dangereux où il pouvait se passer beaucoup de choses compliquées. Mon cousin est mort abattu en allant récupérer son courrier dans sa boîte aux lettres. Edo G y fait référence dans un de ces morceaux, car ils vivaient dans le même quartier. Toute cette période reste dingue. On devait être sous le mandat de Reagan si je ne dis pas de bêtises. La situation n'était pas bonne à cette époque dans le Massachusetts et à Boston. À quelques rues de là, où vivait Edo G, chaque jour des gars mouraient du fait de la présence des armes à feu, du deal, des membres de gangs ou autres. C'était dingue. On a beaucoup voyagé. On est passé des West Indies au Bronx avant de s'installer à Boston.

Smitty et toi vous aviez été approchés par Guru afin que vous intégriez la Gang Starr Fundation. Tu peux revenir là-dessus ?

C'était avant que Guru ne bouge à Nyc. Le nom Gang Starr existait déjà. Smitty et Damo Ski étaient en contact avec Guru. J'avais déjà une SP12, je produisais et il était question que nous intégrions sa team de producteurs, même si je rappais déjà. C'était bien cinq ou six ans avant que Gang Starr ne soit connu sous la forme que l'on connaît. Ce devait être en 89 si je ne dis pas de bêtises. J'avais eu Guru plusieurs fois au téléphone à cette époque. Et puis les choses ne se sont pas faites. Guru est parti à Nyc. On s'est recroisé ensuite avec Guru, une fois à Nyc et une fois à Paris, et nous en avons reparlé. Il n'avait plus de contact avec Smitty, et moi non plus d'ailleurs. Je me souviens de toute cette époque. J'étais un jeune débrouillard qui parvenait à faire des scènes et des battles. Je performais avec un masque à gaz parfois. Et j'avais une de mes démos qui avait été chroniquée juste à côté de celle d'Eminem et j'avais eu une très bonne appréciation. C'était une autre époque.

Est-ce à cette époque que tu avais fait des démos pour Usher ?

C'était après. J'ai eu un avocat et j'avais pas mal de showcases. Je suis allé au studio de Puffy lorsqu'il y allait encore. J'étais un jeune étudiant. J'avais une S12 et j'essayais de me faire entendre avec mes productions. L'avocat que j'avais, m'a permis d'avoir des contacts et c'est lui qui m'a parlé de ce jeune chanteur qu'était Usher.

C'était le fils de cet avocat. Et j'ai fait des sons et nous avons maquétré. J'ai vu Usher avoir son deal. Puis 5 ou 6 ans après, j'ai vu Usher apparaître sur le marché avec d'autres productions ou des idées que j'avais mis en place et réalisé par d'autres. Je n'avais aucune expérience et je ne savais pas ce que je ne faisais ni musicalement, ni en termes de business.

Est-ce à cette même période, que sortent les maxis instrumentaux et le maxi "Universal" avec Mr Lif ?

C'est une Mc du nom de Supafly qui m'a connecté à Mr Lif qui faisait partie du groupe The Knights of the Round Table. Puis Lif m'a introduit à Papa D de Brick Records. Tout le monde passait à la maison à cette période, je me souviens que j'avais un concert showcase avec le groupe, c'était une opportunité pour moi. Le directeur artistique d'une major vient et nous dit : "Vous devriez faire un groupe ensemble et je vous signe." Je ne l'ai jamais fait, car nous n'étions pas complètement raccord. Je m'entendais bien avec Mr Lif, nous avons fait pas mal de choses ensemble avant qu'Universal sorte. C'était son choix de sortir ce maxi et ça a marché.

Il y a eu les productions que tu as faites pour la compilation Saturday Night Agenda. Comment tout cela s'est mis en place ?

Je travaillais étroitement avec Marvin et il souhaitait que j'intègre sa team de producteurs pour produire Saturday Night Agenda. On a eu Krs One, OC, Big Daddy Kane. Krs One a aimé les beats et il me disait que ce beat serait top pour la scène et nous sommes partis en tournée ensemble. Nous étions tous les deux à travailler sur des morceaux. Mais ça n'étaient pas de vraies opportunités, car si tu ne fais pas un album entier avec un Mc, tu ne peux pas vraiment développer ta vision.

Blast Radius arrive en 2005. Quel était le challenge cette fois ?

C'était un album que j'ai conçu pour la scène. J'ai fait des tournées avec Edo G et Masta Ace. Je suis ensuite resté en Allemagne et je ne suis pas retourné aux Etats-Unis pendant quelques années.

As-tu une anecdote ?

Oui ! Il suffisait que je reçoive un e-mail d'un Dj et qu'il me paye les billets d'avions pour collaborer. Je me souviens qu'un Dj-beatmaker qui vivait chez sa mère m'avait invité chez lui, j'y suis allé avec Dagha. Nous étions en train de dévaliser son frigo quand la mère est arrivée et son fils ne lui avait pas parlé de la présence de deux artistes américains noirs. Alors elle se retrouve face à nous ! Dagha avait une tranche de fromage dans la bouche et elle est ressortie en criant et en claquant la porte... On a dû quitter sa maison.

Qu'est-ce que t'as apporté ces collaborations étroites avec des labels étrangers comme Ascetic Music en France ou Bad News, un label japonais ?

Travailler avec des gens de différentes cultures, religions, ça permet de mieux comprendre le monde. De comprendre comment un pays fonctionne, de découvrir d'autres visions, d'entrevoir la vie et le business d'une autre manière. Amine d'Ascetic Music est un ami et un partenaire dans mon business, nous avons toujours été contents de collaborer ensemble sur des projets. Nous avons toujours été impliqués dans ce que nous faisons, indépendamment du succès. Je n'aime pas juste produire et sortir de la musique. J'aime quand on construit quelque chose qui évolue, avec Bad News, c'est la même chose. Mr Shiba et moi-même avons construit une relation de travail qui m'a permis de faire plusieurs projets spécifiques pour le marché japonais.

Quel était le propos de Matsun Project ?

C'était de faire un projet dans lequel on puisse ressentir une certaine tension. Avoir un propos qui reflète l'urgence du message par rapport à ce qui se passe politiquement aux Etats-Unis. Et de montrer ce que ce pays engendre dans d'autres parties du monde. Je voulais que cette vibe puisse se ressentir.

Electric était un groupe ou plus un collectif ?

C'était vraiment un groupe, je voulais retrouver les mêmes sensations que lorsque j'écoutais Leader Of The New School. J'ai donc décidé d'unir des rappers ensemble pour faire un album. La complexité est que les mc's croyaient que leurs loyers et tout le reste devaient être pris en charge par le label, alors j'ai dû mettre la main à la poche pour les aider. Je voulais faire un album dans un esprit à la Tribe Called Quest. J'ai fini par le faire en sortant Soloplexus, un projet interprété par six Mc's différents.

Tu t'apprêtes à sortir un album avec Edo G où tu rappes et produis tout les beats. Mais j'ai l'impression qu'aujourd'hui, tu préfères recentrer ton énergie sur tes projets solo...

Je veux une expérience totale où je peux penser au résultat final et je ne veux pas que mon travail ressemble à quelque chose car l'ego a tout tué dans le hip-hop et je veux rester créatif et aller au bout de mes idées. J'ai fait en sorte ces dix dernières années de mettre en place un business pour être autonome et indépendant financièrement pour produire de la musique sans pression et pour le plaisir de créer. L'industrie ne crée plus rien à partir du moment où tout est axé sur l'ego, le profit, la rentabilité immédiate. Je ne veux pas faire des beats à la minute sans pouvoir réaliser, mixer et savoir où je vais et bien faire les choses. La musique n'est qu'une affaire d'oreilles et de goût et c'est tout ce qui importe.

De quelle manière as-tu produit l'album en commun avec Edo G ?

Sur cet album, j'ai joué toutes les basses, les notes et les claviers. Il n'y a pas de samples en réalité. J'ai joué toutes les batteries et beats sur la Mpc X. Quand je produis, le matériel hardware ou software m'importe peu. Ce qui importe c'est d'avoir une vision claire de ce que je veux faire et comment je peux mettre cela en place techniquement. Je conçois désormais la conception musicale comme une approche et une expérience sensorielles mais aussi techniques où j'essaye de trouver des formules. Je fais la même chose quand je rappe uniquement et lorsque je travaille sur un autre projet où je ne produis pas comme je l'ai fait sur le projet en commun avec Mag Spencer. Finalement, la technologie te permet aujourd'hui d'émuler le son des vieilles machines et ce que je retiens, c'est comment la technologie t'oblige à ruser, à faire avec les quelques secondes qu'elle proposait. Il fallait être bon et précis sur les huit secondes proposées de sampling.

Tu es développeur de programmes et musicien. Quels liens fais-tu entre tes deux activités ?

Il s'agit toujours d'idées et de créativité et de se projeter. Je vois la musique, non pas comme des notes, mais comme des données visuelles et comme des informations interactives qui permettent de communiquer avec les autres. La musique te permet de connecter les autres à ton esprit. Développer des programmes, revient à développer des idées en vue de produire des outils. Cela fait appel aux mêmes ressources pour transmettre une interactivité entre nous. Ça n'est qu'une question d'outils.

Comment tu vois les changements dans l'industrie du disque après plus de 20 ans d'activité ?

Il y a Spotify, Instagram, I-tunes et avant cela Myspace et tout cela dicte la manière dont on peut trouver ta musique en dehors de la sphère physique. Le développement va au-delà et il y a plein de choses à faire, de chantiers à explorer. La plupart des artistes ne font que suivre ce que les développeurs créent et ils forcent les artistes en un sens. IG pousse chaque personne à poster sans cesse, mais pour quel résultat ? La technologie apparaît comme magique et introduit une dimension de besoin. Comme la musique en est un. J'aime les formules, comprendre ce qui fait que quelque chose fonctionne et comment faire pour que ce soit opérant. C'est d'ailleurs pour cela que je me suis rebaptisé Insight Innovate.

Quelle est ta définition du boom bap ?

Le boom bap est un battement, quelque chose qui rythmiquement t'emporte. Le boom bap, c'est le swing, la soul, c'est le new funk. Le boom bap fonctionne parce qu'il n'est pas totalement exact techniquement, il fonctionne sur cette inexactitude comme le funk ou le reggae. C'est le rythme et la manière dont la voix opère sur l'âme, c'est ça le boom bap.



“ IG pousse chaque personne à poster sans cesse, mais pour quel résultat ? La technologie apparaît comme magique et introduit une dimension de besoin. ”

DEGI HEU GI



DEGIHEUGI EST RECONNU PAR TON DISQUE DUR SI TU T'INTÉRESSES AUX BEAT-MAKERS HIP-HOP FRANÇAIS. TALENTUEUX ET PRODUCTIF, EN AVRIL 2021 IL SORT "FOREGLOW", SON HUITIÈME ALBUM. EN DIGGER REPENTI, TOUJOURS ADEPTE DU SAMPLING, IL ENREGISTRE DE PLUS EN PLUS SA PROPRE MATIÈRE. MUSICIEN À PART ENTIÈRE, IL ÉRIGE LA COMPOSITION EN ART LUDIQUE ET ÉVITE LES PRÉJUDICES LIÉS AUX COPYRIGHTS. SON ARTISANAT EST EN PASSE DE DEVENIR UNE INDUSTRIE DU RECYCLAGE RESPECTUEUSE DE L'ENVIRONNEMENT.

Tu es de Laval, une ville peu connue pour sa scène musicale. Comment es-tu tombé dans le beatmaking il y a 20 ans ?

Je suis né à Saint-Malo en Bretagne, je ne suis arrivé à Laval qu'à l'âge de 23 ans. À Saint-Malo, on avait un groupe de rap avec des potes. J'étais Dj dans ce groupe et je rappa également. C'était vers 1998. A cette époque, c'était assez naturel que ce soit le Dj qui se colle à la production des instrus. C'est venu un peu comme ça. On ne voulait plus rapper sur des faces b, alors j'ai commencé à chercher comment faire des beats. J'ai vite compris comment faire, et puis j'y prenais encore plus de plaisir que de mixer, scratcher ou rapper, et surtout j'y arrivais mieux ! J'étais pas un Dj hyper technique et je n'avais pas le charisme pour être un bon rappeur (rires). Peu à peu, je me suis entièrement consacré au beatmaking, même si on appelait pas encore ça comme ça à l'époque.

A quel moment es-tu sûr que beatmaker-producteur allait être ton métier ?

Jamais ! Même encore aujourd'hui je ne le vois pas comme un métier. Plutôt une passion qui me prend beaucoup de temps et une grosse partie de ma vie, mais pas un métier. J'ai toujours eu peur que si je le considérais comme un métier, ma part de liberté créative en pâtisse. C'est pas pareil quand tu produis pour le plaisir que quand tu le fais pour remplir le frigo. T'as toujours le risque de faire des trucs "pour que ça marche" et plus vraiment parce que c'est ce que tu as envie de faire. Tu vois ? C'est pour ça que j'ai toujours essayé de garder un job à côté. Alors les deux sont durs à gérer, y'a un côté un peu schizophrénique, surtout quand tu joues sur scène... Le bureau la semaine, le soir le beatmaking et le week-end en tournée... Mais je trouve mon équilibre créatif comme ça.

Laval est à côté de Rennes, tu sembles donc proche d'artistes Rennais. Peux-tu nous parler ?

Tu sais, j'ai grandi à Saint-Malo, et plus jeune, si tu voulais choper des vinyles, les dernières baskets, ou voir des concerts, le plus près c'était Rennes. Donc ça a toujours été une ville proche du cœur pour moi, même si elle me vidait les poches à chaque fois que j'y allais ! Donc déjà à cette époque, pas mal de connexions s'étaient faites, tu croisais pas mal de monde au bac à vinyles hip-hop...

Mon pote Skap'1 aussi est très proche de la scène hip-hop rennaise, et connaît bien ceux qui l'ont fait naître, la plupart des feat. d'artistes Rennais que j'ai fait, le sont grâce à lui. Même si c'est une grande ville, le monde de la musique reste un microcosme où tout le monde entend parler de tout le monde et les connexions peuvent se faire rapidement.

Achètes-tu encore des vinyles ?

J'en achète beaucoup moins qu'avant ! J'en ai revendu pas mal aussi. J'ai beaucoup de rap US entre 1996 et 2006 car c'est vraiment à ce moment que j'achetais des tonnes de vinyles. Après quand je suis passé à la production, j'ai forcément acheté beaucoup de vieux vinyles, j'achetais souvent par lots... Avec la part de déception que ça comporte... Tu te retrouves avec des paquets de 45 tours qui craquent et des vieux titres de bal musette un peu dégueulasse, mais dans le lot t'as souvent une pépite ! C'est surtout ceux-là que j'ai revendus, les disques de bal musette et non les pépites (rires). Mais c'est aussi en faisant ça que j'ai commencé à sampler des vieilles musiques françaises, quand tous les autres samplaient de la soul des Usa des 70's. Parce qu'au final, je n'avais que ça sous la main... Finalement, ça a créé une partie de mon style. Dans ma collection je pense avoir peut-être 2000 vinyles, je ne sais pas, j'ai jamais compté à vrai dire ! Aujourd'hui j'achète moins frénétiquement. J'achète les vinyles des potes producteurs, rappeurs ou musiciens pour soutenir les projets, tout le temps, même si souvent ils me les offrent, j'en achète quand même un à côté. J'achète aussi beaucoup de musique sud-américaine, africaine, latine, toujours un peu de rap Us. En bref, ce que j'aime écouter au quotidien. Pour les samples, j'achète toujours du vinyle aussi, mais je le fais différemment. Je trouve le sample sur Internet, j'essaie, et si ça marche, j'achète le vinyle, je re-sample, et refais le titre. Je t'avoue qu'avant j'achetais des vinyles à 1, 2 ou 5 euros... Maintenant avec la mode et la spéculation Discogs, t'es obligé d'acheter différemment car les prix ça devient n'importe quoi...

“ Rennes a toujours été proche du cœur pour moi, même si elle me vidait les poches à chaque fois que j'y allais ! ”

En parlant de Discogs, n'est-ce pas exagéré la spéculation de ton Lp "Vertigo", de 2020, produit pour Mc Skap'1 ?

Je n'avais pas vu pour « Vertigo » ! (il check sur son tel, ndr). C'est n'importe quoi ! Comme je viens de te le dire, ce retour en force du vinyle a des bons et des mauvais côtés. Le bon c'est que de nouveau, on peut presser des vinyles et les vendre. Pour des passionnés de cires comme nous, c'est génial car on peut enfin avoir nos albums sur notre support préféré ! Le mauvais côté c'est ça... Tu vois « Vertigo », on a fait 100 exemplaires... c'était vraiment histoire de le presser un peu égoïstement pour nous, et faire plaisir à 2-3 passionnés. Et tu le retrouves dédié à 200 balles sur Discogs... T'imagines ? le gars a le culot de taxer une dédicace en mode fan, tout ça pour le revendre encore plus cher deux jours après... Et en plus ce con va se faire plus de bénéfice sur un vinyle que nous sur 100 vinyles vendus. C'est un peu à l'image du monde aujourd'hui. Tout n'est question de d'argent, bénéfice, recette, plus-value... même sur la musique que tu souhaites partager aux gens. C'est finalement un peu triste... Je vais te dire, c'est cette spéculation qui m'a poussé à lancer des Repress de tous mes disques avec X-ray. On va inonder le marché, ça va calmer les "Discogs-traders" car tout va revenir à prix normal. Je viens d'envoyer la capture d'écran de Discogs à Skap'1, il me répond : "Non mais sérieux, le prix moyen à 82 euros, c'est nimp', si je poste le best of vidéo de nos enregistrements les mecs voudront pas miser 82 cents sur le machin...". Ca va, ça va le fait ! (rires)

Nous dirais-tu le sample vocal de ton titre "Le Travail Inutile" qui est dans l'une des playlists mensuelles SoundCloud de Star Wax. Est-ce la même voix sur "Favela" que pour "Foreglow" ?

Le sample de voix, c'est une interview d'Edith Piaf. Le morceau s'est littéralement construit autour. J'avais un message à faire passer, et j'ai cherché le sample de voix qui exprimait parfaitement ce que je voulais dire. Après j'ai cherché à faire un joli contraste entre ce message et le côté plus joyeux du sample musical. Et non, ce n'est pas la même voix que dans "Favela". Dans "Favela", c'est une interview d'une bonne sœur partie en mission humanitaire au Brésil dans les années 60. J'ai trouvé cette femme formidable dans ce reportage un peu hors du temps. Je m'étais toujours dit que je voudrais l'insérer dans un titre. Quand j'ai commencé à composer "Favela", je me suis dit : "Voilà, c'est ce titre !"

Tu as aussi trouvé un sample vocal bien original et adéquate pour l'intro de "Foreglow"...

Figure-toi que ce n'est pas un sample. J'ai écrit le texte, et j'ai contacté un ami qui fait beaucoup de bandes-son de pub, Voix-off, etc. Je lui ai demandé s'il ne connaissait pas quelqu'un qui avait une voix bien grave, un peu comme dans les teasing de films... Il m'a dit : "Oui j'ai le gars qu'il te faut !". On a enregistré et j'ai ensuite bossé les voix comme un sample.

Que représente pour toi le titre de l'album "Foreglow", veux-tu dire que ce n'est pas encore l'album de la consécration ?

Tu sais, je crois que si un jour je fais l'album de la consécration, je ne m'en rendrais pas compte de sitôt ! Mais si c'est celui-ci, écoute, je ne suis pas contre (rires). Ce titre, c'est plutôt pour exprimer le sentiment de plénitude et de réflexion sur soi ou sa vie, que tu peux avoir quand tu es seul, le matin, et que le soleil commence à se lever. Tout est calme, silencieux, mais super éphémère. Je fais un peu de photo, et c'est ce moment que je préfère pour shooter, les lumières sont magiques, et j'aime me poser, seul, devant un beau paysage et attendre ce moment précieux où tout est parfait. Mais ça ne dure que quelques minutes, c'est super éphémère. Rapidement le jour se lève complètement et le tumulte de la vie quotidienne reprend ses droits. Je trouvais que ce sentiment reflétait bien le sentiment que j'ai eu pendant le processus de création de cet album. Je sortais d'une période de deux ans, où je n'avais rien produit, et ça faisait au moins un an que j'avais arrêté la scène. Je sortais d'une histoire de droits d'auteur qui m'avait mis un peu sur la paille et m'avait un peu dégoûté du milieu. Le fait de tout couper, même les réseaux sociaux et compagnie, m'a fait le plus grand bien. Je me suis retrouvé, recentré sur moi et mes proches, et j'ai pu avancer. Quand j'ai commencé cet album, j'étais un peu dans l'état d'esprit que je t'exprimais tout de suite, ce sentiment de plénitude. J'ai donc eu l'envie de faire un album à la fois joyeux et tourné vers l'avenir, mais aussi un peu rétrospectif par moment avec les leçons apprises du passé. Exactement comme quand tu te poses seul quelque part, et que tu penses, sans rien faire d'autre. Tout simplement.

Pour ton huitième album tu passes de l'auto-production à une signature chez une maison de disque. Comment ça se passe depuis ?

C'est extrêmement différent ! Un peu déroutant au début... Il y a des plannings pour tout ! Je me croirais au bureau (rires). Je gérais ça beaucoup plus à l'arrache en auto-prod... Mais l'équipe X-Ray est superbe, tu sens que c'est des passionnés, et ils sont à mon écoute. Pour l'instant ça se passe très bien ! J'ai eu peur au début de déléguer et de ne plus tout contrôler... Au final, ça m'enlève tout ce que je n'aimais pas faire, à savoir ma propre promo, la gestion du presse et des envois, et j'ai plus qu'à me consacrer sur la création. Pour l'instant je suis ravi, mais on n'est qu'au début de l'aventure, on se découvre encore.

Quelles sensations cherches-tu à partager avec tes auditeurs ?

J'ai toujours voulu que ma musique soit la plus cinématographique possible. Moi j'essaye de partager une idée, un message, ou une émotion. Mais pour moi l'idéal c'est quand les auditeurs se sont fait leur propre histoire, qui n'a parfois rien à voir avec ce que je voulais dire, mais tant mieux ! Je trouve ça génial que chaque personne s' imagine sa propre histoire à lui.

La principale, c'est que ça provoque quelque chose, et fasse bosser l'imagination. Il y a forcément des morceaux plus lisibles que d'autres. Pour prendre les plus connus, par exemple le titre « Qu'attendez-vous de Moi ? » je l'ai construit comme une intro, pour dire : "Je ne vous connais pas en personne, comment voulez-vous que je sache ce que vous voulez écouter ? Si ça ne vous plaît pas, tant pis, c'est ce que j'avais envie de faire" les samples vocaux et le titre rendent le message lisible... Mais il y a d'autres morceaux où les gens se demandent le fond du message, comme « The LSA Theme ». En fait LSA c'est juste un clin d'œil à Elsa, une amie. Et ça ne je sais même pas si la personne en question l'a compris (rires !). C'est que dans ma tête, mais ce n'est pas grave le message est chouette.

Ton studio est riche de morceaux, avec quel matos as-tu composé "Foreglow" ?

Ma base de travail est sur Mpc, pour les samples et la rythmique. J'utilise une Mpc Renaissance, que je plug dans Ableton Live. Ensuite, pour séquencer et arranger j'utilise Ableton Live. J'ai toute une ribambelle de plug comme Komplete de Native. Pour le mix j'utilise les plug Slate Digital. J'ai aussi quelques claviers, comme un Mopho de Dave Smith que j'utilise surtout pour les basses, tout comme les Roland Boutique, j'ai une réplique du Juno 6, une du SH-101, la réplique de la TR909, du Jupiter 8... J'utilise tout ce petit monde pour les nappes ou les basses. La TR909 me sert souvent à renforcer mes drums kits. Les VST de claviers plus traditionnels, je les passe souvent dans mes pédales Moog pour leur donner du drive ou un peu de vide. J'enregistre aussi pas mal de vraies percussions, car j'aime le côté bancal que peut donner une percute faite à la main, surtout que je ne suis pas un percussionniste doué ! Tout ça passe ensuite dans un EQp1 de Tegel qui donne un peu de rondeur et chaleur, et zou !

Comment ton set up de production a-t-il évolué depuis le début et as-tu franchi un nouveau cap de production avec cet album ?

Mes trois premiers albums, je les ai faits avec la carte son interne d'un Pc et mon clavier Azerty qui me servait de clavier maître. J'avais des monitors Alesis à 100 balles et je composais sur le logiciel Sony Acid en version crackée, puis Reason. C'est tout. Donc ce n'est plus une évolution, c'est passé d'une 2Cv à l'Entreprise dans Star Trek ! Sur cet album, je pense avoir passé un cap en terme de qualité de prod. Quand je suis arrivé au studio One Two Pass It pour le mixage avec Mr Gib mes mises à plat étaient 100 fois mieux que l'album d'avant. Donc on a pu passer plus de temps sur l'esthétique et l'artistique des mixes que rattraper mes erreurs de prod ou de prémix comme sur l'album précédent.

Qui est Andre en featuring sur "Nudary" ?

Andrre c'est le chanteur qui pose sur le titre. C'est un chanteur québécois que je connais maintenant depuis un paquet d'années ! Il a participé à beaucoup de mes albums.

C'est un mec talentueux qui a ce truc où tu ne sais jamais si c'est un rappeur, un rockeur ou un hippie. J'ai toujours aimé ce qu'il faisait. Et ce morceau est l'un de mes préférés sur cet album. La personne au cuivre s'appelle Johann Guihard. Je l'ai découvert en écoutant son groupe Le Marabout Orchestra. C'est un gros collectionneur de vinyles, passionné aussi, et il sait faire groover son sax !

Alors ton titre favori de ce Lp c'est "Nudary" ?

Oui. J'aime sa fraîcheur, le fait que je m'éloigne des sentiers battus et ma zone de confort dans la production, et le message qu'envoie le texte d'Andrre. J'aime aussi beaucoup « Woman », qui est tout l'inverse, très proche de ce que je fais habituellement.

Hugo Kant est également un talentueux producteur, quelle est sa contribution à "Final Round" ?

Avec Hugo Kant ça fait longtemps qu'on voulait faire un titre ensemble. On s'apprécie énormément ainsi que nos productions. On s'est rencontré pas mal de fois sur scène et on avait même fait un concert ensemble avec les beatmakers Proleter ou Senbei pour un festival qui m'avait laissé carte blanche. C'est le musicien le plus talentueux que je connaisse ! Il m'énerve tu sais... Sur « Final Round », je lui ai envoyé le morceau, fait qu'avec des samples sauf les claviers, et tu sais quoi, il a tout rejoué. Tout ! Les percus, la guitare, la basse, etc. Et il a rajouté ce nouveau gimmick au clavier. Forcément il a rajouté de la flûte, c'est "son" instrument. On a fait pas mal d'allers-retours, au niveau de la structure, du mix, des arrangements que je rajoutais, qu'il ajoutait. Au final on est super content du résultat car on n'a fait ni trop du Degi, ni trop du Hugo Kant.

"Favelas" est superbe, initialement il est pour une compile... Tu sembles plus vouloir collaborer avec des beatmakers : Zackarose, Al'Tarba... que des Mcs, pourquoi ?

J'ai pas mal collaboré avec des Mc's avant et quand j'essayais de collaborer avec d'autres beatmakers, ça ne donnait rien. Une fois, Guts m'avait dit : "Tu sais, deux beatmakers ensemble, c'est un peu comme deux flûtistes, tu peux vite marcher sur les pieds de l'autre". Et c'est vrai. Je pense que maintenant, autant les beatmakers avec qui je collabore que moi avons cette expérience et ce recul pour ne pas trop imposer son style et laisser chacun s'exprimer. Ça ne marche pas à tous les coups, mais quand ça marche c'est cool. Le titre avec Al'Tarba et HK en sont la preuve. Celui avec Zackarose est un peu différent dans l'approche, car c'est plus une approche d'arrangeur. Il a ajouté de la guitare électrique et des percus. Le morceau était déjà bien solide quand je l'ai envoyé.

Aujourd'hui le sample est-il toujours aussi important dans tes prods et est-ce toi qui joues les basses, percussions, claviers, scratches ?

Oui il est toujours aussi important car c'est ma culture et ma façon de m'exprimer. J'aime fouiller, dénicher un sample ou une boucle et construire autour. J'aime cette façon de ré-exploiter des choses oubliées. Avec le temps, oui j'ai appris à jouer mes basses, car c'est le plus compliqué à sampler et à accorder. Les claviers aussi j'en rajoute pas mal. Je suis un piètre joueur, mais la magie du studio fait que dans un mix, ça passe ! Comme dit précédemment, j'ai aussi inséré quelques percus que je joue, ça donne de la vie. Pour les scratches, ça dépend. Si c'est scratcher un sample, une voix, je le fais. Si je veux une approche hyper technique, alors clairement j'invite un vrai scratcheur !

Fais-tu tes propres masterings ?

Je le faisais avant, faute de moyens. Maintenant, je les fais faire. C'est un vrai métier, et c'est bien de confier son bébé à une autre oreille ! En général je confie ça à Blanka qui commence à me connaître très bien et il sait parfaitement ce que j'attends. Il a une vraie chaîne de mastering et fait du très bon boulot. On se comprend vite et il va très vite. J'aime cette réactivité.

Cela fait plusieurs fois que tu demandes à Dulk de créer l'artwork de tes sorties. Fais-tu aussi du dessin et comment l'as-tu rencontré ?

Je suis graphiste de formation, alors oui je dessine un peu. J'avais fait les cover de mes trois premiers albums. Mais au quatrième je me suis dit : "Tu mixes, tu masterises, tu composes, tu fais la cover, la promo, tu envoies les Cd toi-même... Alors rencontres des gens et sors de ta bulle mec". J'ai commencé à déléguer mes covers et d'autres trucs... J'ai eu du mal à trouver quelqu'un qui représentait vraiment mon univers, ce côté onirique, qui force l'imaginaire. Un jour je suis tombé sur une des fresques de Dulk sur un immeuble. Je suis resté scotché. Je suis rentré chez moi, j'ai cherché l'artiste, et j'ai vu que le mec était hyper connu, une star dans son milieu... Je me suis dit que le mec serait inaccessible, ou complètement hors budget. Je l'ai contacté et le feeling est tout de suite passé. Je me suis rendu compte que le mec n'était pas accessible, du tout même ! Hors budget oui, totalement, mais qu'à cela ne tienne, je voulais bosser avec lui. Depuis ce temps-là, nous collaborons ensemble !

X-Ray sait planifier de belles tournées pour ses artistes, alors prévois-tu de défendre le disque sur scène ? Tu taffes aussi la vidéo ?

Je sais que mon tourneur Face-B est très proche d'X-Ray. Nous commençons à en parler. C'est encore flou, comme pour tout le monde avec cette crise sanitaire. On en a tous envie, j'ai aussi retrouvé l'envie de monter sur scène. Maintenant, il faut qu'on en sache un peu plus et qu'on arrive à se projeter. C'est pas évident, et je t'avoue que là je suis focus sur la sortie de l'album !

Mais j'espère sincèrement réussir à faire au moins quelques belles dates ! Ça manque de ne pas voir les gens qui m'écoutent et de partager un moment avec eux. Pour la Vidéo, oui je taffe un peu la vidéo, surtout pour la scène. J'ai toujours apporté de l'importance à l'aspect graphique, donc il était important pour moi d'avoir une cohérence graphique avec la musique sur scène.

Depuis deux décennies le beatmaking prend de l'ampleur en France, comment fais-tu afin de te démarquer des autres beatmakers ?

Je n'essaie pas de la faire. A part mes potes comme Proleter, Hugo Kant, Kognitif... j'écoute très peu de beatmakers. Ça m'évite peut-être d'être trop influencé par les styles, les tendances... Je le faisais beaucoup à mes débuts, à décortiquer les albums de Dilla, RJD2, Blockhead, Shadow, Madlib... Mais j'ai arrêté car tu as tendance à reproduire, sans le vouloir. En plus de ça, j'ai jamais trop calculé ma façon de faire de la musique. Je le fais, c'est tout, sans trop me poser de questions tout en essayant de faire ce que j'ai envie d'écouter sur le moment. Après si de plus en plus de personnes m'écoutent, alors tant mieux. Mais je ne contrôle pas du tout le truc en fait ! J'ai toujours du mal à croire que y'a pas que mes potes qui m'écoutent, même après toutes ces années.

As-tu essayé de produire autrement et d'autres genres musicaux que du hip-hop ?

J'aimerais le faire pour le prochain album. J'aimerais composer de manière plus organique, et m'entourer de plus de musiciens. J'ai parfois essayé de m'éloigner du hip-hop, par exemple, pour des commandes du genre spectacle de danse, film, etc. Mais je n'y arrive pas. Je ne suis pas fait pour bosser sur commande, je crois.

Qu'as-tu appris en confinement ?

Enfinement on est bien chez soi et on peut rester tranquille sans courir les magasins et sans acheter des choses inutiles. J'ai aussi appris que c'est très dur pour moi de vivre loin de mes amis et ma famille. J'ai besoin de voir mes proches. Je crois que même si on se voit moins en ce moment, nous nous sommes rapprochés encore plus.

MF Doom représente quoi pour toi ? Et as-tu déjà remixé un de ses titres ?

MF Doom, c'est Moïse, ou Jésus ou un truc comme ça. Avec un de mes meilleurs amis, on avait l'habitude de dire que MF Doom, c'est le mec il coupe l'Atlantique en deux quand il rappe pour venir rapper dans ton salon ! Plus sérieusement, c'est le Mc qui m'a le plus marqué dans ma vie. Et pourtant j'écoute du rap Us depuis, je ne sais pas, 1990 peut-être. Le Madvillain est resté mon album de chevet pendant au moins cinq ans. C'est pour moi le plus grand album de rap. Le mec était tellement prolifique... à chaque fois que je tombais sur un truc de lui, c'était une pépère. Bref, le mec a marqué ma vie. Clairement j'ai remixé une fois un titre de lui. Je ne crois pas l'avoir partagé ou mis sur les réseaux.

Tu sais c'est comme ces morceaux que j'adore ou il y a une boucle incroyable, mais t'y touches pas, tu samples pas, car tu te dis que tu feras pas mieux.

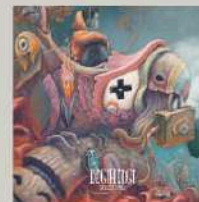
Si on as-tu déjà une autre sortie de prévue ?

Des projets en cours oui, des dates non ! Mais j'ai plein d'idées

Un dernier mot ?

Et bien merci pour l'invit' et pour cette longue interview avec ces questions qui changent un peu des standards ! J'ai eu l'impression de parler son avec un pote et ça c'est cool !

Et merci à ceux qui auront tout lu !





TEST MATOS SUBHARMONICON



L'INÉBRANLABLE MOOG NE CESSE DE PROPOSER DES SYNTHÉTISEURS INNOVANTS ET DE HAUTE FACTURE DEPUIS 1953. DEPUIS PEU L'ENTREPRISE EST DETENUE PAR SES EMPLOYÉS ET LES PRODUITS SONT ASSEMBLÉS À LA MAIN EN CALIFORNIE. LA NOUVELLE SÉRIE DE SYNTHÉS SEMI-MODULAIRES AU FORMAT EURORACK, LANÇÉE AVEC LE MOTHER 32 ET LE DFAM, S'EST DÉSORMAIS ENRICHIE D'UNE TROISIÈME PIÈCE : LE SUBHARMONICON, DÉDIÉ À LA POLYRYTHMIE ET AUX SOUS-HARMONIES. ALORS LA TEAM ZICPLACE LUI A FAIT LE CIRCUIT !

Histoire

Si les innovations sont souvent le fruit de rencontres et de hasard, celle du Subharmonicon n'en va pas autrement. La collaboration entre les visionnaires Joseph Schillinger, Lev Theremin et Henry Cowell débute au printemps 1931, à Nyc. Elle bouleversera le monde de la musique occidentale avec l'invention du Rhythmicon, le premier instrument polyrythmique et polyphonique. Parallèlement, à Berlin, le géant de la radio Telefunken développe l'ancêtre du synthétiseur, baptisé Trautonium. Fabriqué en deux cents exemplaires, il était joué en touchant un fil résistif sur une plaque de métal. En faisant glisser un doigt sur le fil, la hauteur du son changeait en même temps que sa résistance, créant ainsi un son proche de celui du violon.

Plus tard, le musicien et physicien Oskar Sala développera une version améliorée qu'il nommera Mixtur-Trautonium et l'utilisera notamment pour créer les cris terrifiants présents dans le film « The Birds » d'Alfred Hitchcock en 1963. Cette adaptation par Sala comprenait non seulement un générateur d'enveloppe, des filtres, mais aussi des oscillateurs sous-harmoniques. Ces derniers sont exactement l'inverse des harmonies fixes. Au lieu de multiplier la hauteur fondamentale d'un oscillateur, les sous-harmonies sont des divisions de ce son original. Digne héritier des créations folles des ingénieurs du XXe siècle, le Subharmonicon est la subtile fusion entre les sons subharmoniques du Trautonium et les possibilités polyrythmiques du Rhythmicon, le tout couplé aux technologies modernes utilisées par Moog.

Présentation

Le Subharmonicon se présente sous la forme d'un boîtier robuste, simple et agréable d'utilisation de 319 x 133 x 107 mm, pour 1,59 Kg. En façade, la répartition des boutons est homogène et leurs qualités de très bonne facture. On retrouve à gauche : les 2 séquenceurs et les 4 générateurs de rythmes. Au centre : les 6 oscillateurs (2 VCO et 4 Sub-oscillos) et les potards d'enveloppes et de filtres. Puis à droite : le patch bay avec 17 points d'entrée et 15 points de sortie.

Composés seulement de quatre pas chacun, les deux séquenceurs peuvent sembler limités mais il est tout à fait possible de générer des séquences plus longues et évolutives en appliquant ces valeurs aux différents oscillateurs et en utilisant les quatre générateurs de rythme. Chaque son subharmonique est mathématiquement dérivé de l'un des deux principaux VCO. Cette interrelation confère aux harmonies qui en résultent une originalité et une qualité incroyable tout en restant « juste ». Les générateurs de filtres et d'enveloppes sont fidèles sans transiger à la qualité Moog.

Bien qu'aucun patch ne soit nécessaire pour faire groover ce Subharmonicon, les différents points d'entrée de la partie semi-modulaire sont un véritable atout et offrent des possibilités sonores et rythmiques infinies, notamment avec le DFAM et le Mother 32 ou bien avec tout autre module. C'est sans équivoque ce synthé est unique et il est bénéfique pour booster votre créativité. À noter qu'il est tout à fait possible de l'intégrer dans un boîtier Eurorack.

Dans cette quête infinie du synthé innovant et capable d'influencer la créativité de ses utilisateurs, le Subharmonicon, qualifié de « kaléidoscope harmonique semi-modulaire » par ses ingénieurs, propose une nouvelle approche de la synthèse analogique tout en conservant une puissance et un grain sonore fidèles à la mythique maison américaine. On regrettera simplement la possibilité de sauvegarder vos presets. Testable et conseil à la boutique Zicplace.

Audio - vidéo à découvrir

La pionnière Suzanne Ciani et l'artiste visuel Scott Kiernan se sont associés pour créer une pièce expérimentale, sonore et visuelle, entièrement composée avec le synthétiseur Moog Subharmonicon, du nom de "Music as Living Matter" disponible via la chaîne YouTube Moog Music Inc. Enfin, pour les mélomanes curieux, nous vous recommandons vivement d'écouter la pièce d'Oskar Sala - Halbleiter - Trautonium enregistrée au KlangArt Festival, en 1991. Vidéo disponible via la chaîne YouTube Trautonium.



Gregorio Segura / Harlem Pop - Distorsionando 7" (Beverly Records - 1976)

Killer library funk du compositeur, arrangeur et chef d'orchestre espagnol Gregorio Segura. Très actif pendant les années 60 et 70, il a composé la B.O. de plus 200 films. Dans les années 70 il a enregistré divers disques, celui-ci est l'un des plus recherchés car c'est un double sides et chaque titre est puissant. Il n'est pas si facile à trouver, mais ce 7" et les autres singles de cette période viennent d'être réédités par un label espagnol. Ce n'est pas par hasard que le visuel de 7" illustre aussi l'album. Je remercie ma bonne amie Juliana de Pourquoi Moi Vintage. Elle a trouvé une copie après des années de recherche. Le magasin est basé à Milan, mais vous pouvez le trouver sur Internet.



Riz Ortolani / Il Consigliori (Beat Records - 1973)

Riz Ortolani était un compositeur italien très prolifique qui a composé des centaines de B.O. de films, principalement des westerns italiens, films d'exploitation ou criminels. Il a même remporté un Grammy et par la suite il a collaboré à quelques films de Tarantino. Même si il y a des passages de cuivres intenses pour accompagner des moments d'action cette B.O. est parfois maussade. Mais le titre éponyme est le sommet du disque où la magie opère, un mi-temps irrésistible grâce à l'ambiance funk mafioso qui vous emporte crescendo avec son Fender Rhodes bien groovy. Je ne veux pas mentir, j'ai trouvé une copie presque neuve sur Discogs pour environ la moitié du prix habituel et donc je l'ai achetée. Parfois tu cèdes, je n'ai pas honte.



Perez Prado / Escandalo (UniFunk - 1972)

A ne pas confondre avec son frère Dámaso Perez Prado, "le roi du mambo". Notre Perez est né Pantaleón Perez Prado, à Cuba, en 1926. Il s'installe en Italie dans les 50's, puis il sort divers albums sur le label italien UniFunk dans les 70's. Celui-ci est son premier Lp et il est moins connu puisque l'album suivant avec une pochette similaire contient "Circle", un hymne pour les B-boys. Malgré cela je préfère cet album, il a quelques joyaux de latin funk, en particulier les instrumentaux, d'autant qu'il n'a pas été répressé. J'ai trouvé un exemplaire neuf à bon prix dans un marché aux puces de Rome. Quand je suis loin de chez moi, je préfère être hébergé chez des Dj plutôt qu'à l'hôtel. Ils connaissent les meilleurs spots locaux pour chiner !



I Gres / Vol. III (Globevision - 1975)

Troisième et dernier volume du groupe italien I Gres, fondé par Silvano Chimentri. Les volumes I et II sont le Saint Graal de la musique de bibliothèque italienne selon nombres de diggers tels que Dj Leacey. Evidemment ils sont recherchés et ce volume est comme le frère agaçant car il est le seul à ne pas être répressé. Certes, il a peut-être moins de morceaux emblématiques et il est moins funky, mais c'est une superbe sélection éclectique et convaincante de rock progressif, proto électro, de jazzy grooves et de bons breaks. Mon morceau préféré est "Sweet Steel", il évoque le fait d'être en avance sur son temps, cela pourrait facilement être une création d'aujourd'hui ! Ma copie est un cadeau d'un ami que j'ai hébergé à Nyc à l'époque.

APRÈS AVOIR GRANDI ET CHINÉ SES PREMIERS VINYLES À NEW YORK, DÈS 1999, CALAMITY JADE S'EST INSTALLÉE À MILAN, EN 2002. DJ RECONNUE DES AFICIONADOS DU MILIEU EUROPÉEN, ELLE PARTAGE DEPUIS 2013 SES DÉCOUVERTES SOUL-FUNK VIA SON ÉMISSION HEBDOMADAIRE SUR RADIO POPOLARE. SA PASSION DE LA MUSIQUE DES ANNÉES 60 AUX PRODUCTIONS PLUS FUTURISTES L'A AUSSI AMENÉE À CRÉER WILLWORK4FUNK, UNE AGENCE DE PROMOTION. ÉMINENTE SPÉCIALISTE, ELLE RACONTE SIX DISQUES DE SA COLLECTION CERTIFIÉS FAT PAR STAR WAX !

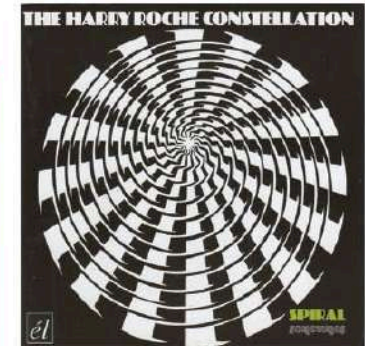


RARE WAX PAR CALAMITY JADE



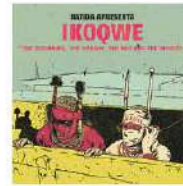
The Silhouettes
Conversations with The Silhouettes
(Segué - 1969)

Vous n'allez peut-être pas le croire, ce groupe a débuté en trio en jouant de la polka ! Après quatre ans en tant que membres du groupe 536th Air Force, ils sont retournés à Pittsburgh. Puis c'est devenu un band de jazz qui s'est agrandi et rebaptisé The Silhouettes. Ils ont joué dans des collèges et des clubs de jazz pour finalement enregistrer cet unique album, en 1969. Riche en flûtes, ça groove entre exotica, latin jazz, funk, psych et breaks. Les deux titres les plus populaires sont "Fonky First", samplé par Pete Rock, puis le psychédélique "Lunar Invasion". Je l'ai trouvé quand je vivais à Nyc, au début des années 2000, chez le disquaire The Sound Library. Une grande partie de ma collection provient de ce magasin maintenant disparu.



The Harry Roche Constellation
Spiral (Pye Records - 1973)

Le livret le mentionne bien : « Trop jazzy, funky et exceptionnel pour être facilement écoutable, mais tellement bien arrangé et décontracté pour être pris pour du jazz sérieux ». Cet album est principalement composé de reprises de jazz-lounge de Stevie Wonder, The Who, Bob Dylan, Henry Mancini et d'autres, mais le titre éponyme est une extraordinaire odyssée de dix minutes de jazz-funk psychédélique qui semble tout droit sortie d'une partition de film de blaxploitation. Il y a des voix de Claire Torrey. Elle a contribué plus tard à "Dark Side of the Moon" de Pink Floyd. Vous pourriez facilement confondre cela avec une sortie américaine, mais il a été enregistré à Wembley en guise de démonstration du glorieux système son quadrophonique. Je l'ai trouvé dans un salon du disque, la cover m'a immédiatement attiré.



João Selva / Navegar (Cd/Lp/Digital)

João Selva, Lyonnais d'adoption, revient avec un deuxième album. Le beau gosse brésilien change de maison de disque en signant chez Underdog Records. Même si Patchworks est toujours à la production de « Navegar », ce Lp sonne différemment de « Natureza ». Les huit titres sont plus funky et un tantinet pop. Les rythmes aux accents disco vont séduire nombre de Djs en quête d'hymnes créoles et de chaleur tropicale à caler facilement dans leurs sets. La basse est toujours bien puissante et bien sentie, mais ça manque un peu de prise de risque. Si les percussions également jouées par João Selva auraient gagné en puissance avec un peu plus de vibes tropicales endiablées, cela n'entache pas le groove bien fat. « Navegar » sait surprendre grâce à l'usage de cuivres et de la flûte de Boris Pokora, de divers claviers, d'accordéon sur « Camara » ou encore à l'aide de la chanteuse Flavia Coelho sur « Meu Mano ». Ce qui est bon signe, c'est surtout l'envie de demander du rab lorsque s'achève « Se Você », le dernier titre un peu plus lent. L'harmonie fonctionne entre João Selva et Patchworks. Il y a de fortes chances pour que vous vous laissiez emporter. Bravo ! (Juan Marcos).

David Walters, Vincent Segal, Roger Raspail, Ballaké Sissoko / Nocturne (Lp/Cd/Digital)

On connaît David Walters pour son gumbo numérique agrémenté de funk, de rythmes caribéens et de Cristal Baschet. Edité chez Heavenly Sweetness, le label de Franck Descollonges, « Nocturne » sonne ici comme le pendant acoustique de son dernier album, l'enthousiasmant « Soleil Kréyol ». Entouré par Roger Raspail aux percussions et le tandem Vincent Segal-Ballaké Sissoko au violoncelle et à la kora, le musicien martiniquais débute avec « Papa Kossa », un vibrant hommage au saxophoniste camerounais Manu Dibango. L'intro de « Sa En Yé » évoque la tradition classique espagnole et son terreau sang-mêlé. Et « Manyè » ou « Mama » proposent des relectures audacieuses de l'impeccable « Soleil Kréyol ».

Enregistrées en quelques heures dans les conditions du live, les mélodies accrochent rapidement, Cas d'école, le subtil « Carioca » délivre une trame luxuriante, tissée par les accords du maestro malien Ballaké Sissoko. Pourtant les sommets de cet album fuissement apaisé restent « Sam Cook Di » et son clin d'œil au chantre afro-américain de la lutte pour les droits civiques. Et le solennel « Freedom », dont le talk over évoque notamment les slogans incendiaires de Fela Kuri, le pape de l'afrobeat. Vivement conseillé. (Vincent Caffiaux)

Radial Gaze / Refined (Ep/Digital)

Belle release slow techno/indie dance qui confirme, le besoin s'en faisait-il encore sentir, la forme étincelante de la scène techno russe émergente (émergée ?). Conviés par les Berlinoises du label Thisbe Recordings, les deux frères de Saint-Petersbourg nous invitent à la fête avec trois tracks finement chaloupées réunissant un subtil mélange de boucles psychédélices flangerisées, de synthés trance et de basses électro, le tout livré sur un 120 BPM que les Dj et fêtards férus du style pourront également apprécier à -8 BPM façon « rallentato ». Quand « Fluffy Corn Syrup » installe l'auditeur dans une ambiance plutôt soft et confortable, « Refined » prend des accents plus festifs et permettra de partir dans de multiples directions musicales ! « Dense Days », avec ses sonorités orientales et ses notes électro plus appuyées constitue probablement la track la plus festive et sans doute jouissive de la release. Enfin, un remix de « Refined » à la mode electro-8 bit de Theus Mago et une version plus dance de « Fluffy Corn Syrup » par Romain FX clôturent ce sympathique Ep. (Le Pépiniériste).

Batida / Ikoqwe (Lp/Cd/Digital)

Artisan du kuduro et des nombreuses boucles qui font danser, depuis des lustres, les banlieues de Lisbonne et de Luanda, le beatmaker et producteur Batida s'associe aujourd'hui au rappeur Ikonoklasta pour le projet Ikoqwe.

Intitulé « The Beginning, The Medium, The End And The Infinite », ce disque vaguement inspiré par Sergio Leone et Gorillaz (pour l'intitulé et l'imagerie) décline un concept rétro-futuriste autour de trois créatures en quête de rédemption. Signé chez les Belges de Crammed Discs, le duo délivre ainsi onze plages électrisantes à la croisée de l'électro et du rap. « Bulubulu » impressionne avec ses rythmes débridés et son phrasé pétri d'argot angolais. « The End (Kamicasio) » valorise la formule avec son riddim emprunté à l'impérissable « Under Me Sleng Teng » du Jamaïcain Wayne Smith. Et « Falta Muito ? » ou « The Medium » convient différentes figures d'Afrique australe comme Spock Mathambo ou Celeste Mariposa. Mâtinées de rythmes traditionnels captés in situ, ces compositions sont autant d'appels d'air pour les alchimistes du beat. C'est le cas de « Pele », un premier single remixé successivement par Boddhi Satva, l'initiateur de l'afro-house en Centrafrique, et par Madmadmad, le collectif funky londonien. (Vincent Caffiaux).

Marie Wilhelmine Anders / Travels (Ep/Digital)

La nouvelle Emika ? Après un premier album electronica sorti en 2020, le discret mais pointu label berlinois Broque (Pantha du Prince, Wighnomy Brothers, Max Cooper) ouvre une nouvelle fois ses portes à Marie Wilhelmine Anders. Poétesse dans l'âme, Marie se réclame de l'héritage de l'auteur du 19ème siècle Robert Stevenson. Témoin de la chute du mur de Berlin à dix-neuf ans, professeur de musique, metteuse en scène, compositrice depuis 2009, Marie est une artiste complète qui a finalement trouvé dans la musique électronique la prolongation naturelle d'une vie d'expériences artistiques. « Fire », le premier titre de ce Ep, justifie à lui tout seul la sortie. Là où le précédent album restait cantonné dans un style electronica plus convenu, les douze minutes de « Fire » plongent l'auditeur dans une véritable expérience cinématographique oscillant entre letfield, deep techno et soft d'n'b. La voix suave, poétique distillée par Marie nous guide au travers des différentes scènes du film. Beauté des nappes infinies dignes d'un Monolake, volupté des breaks, force des charleys qui introduisent à la 9ème minute une rythmique d'n'b fusionnant avec les synthés et les vocaux pour conclure en apothéose un track qui, vous l'aurez compris, aura transporté l'auteur ! (Le Pépiniériste).

V.A. / Soul Power '68 (Cd/Digital)

Promoteur du rocksteady, le fantasque Duke Reid est aujourd'hui réédité par Doctor Bird, l'illustre enseigne britannique et désormais subdivision de Cherry Red. Dernière sortie en date, la compilation « Soul Power '68 » propose douze perles issues du catalogue Treasure Isle comme « In The Midnight Hour », une reprise de Wilson Pickett servie par The Silvertones, « Lonely Street », une ballade syncopée interprétée par The Conquerors, ou bien encore « Black Power », un instrumental endiablé signé Winston Wright.

Accompagnés par l'immense Tommy McCook et ses Supersonics, les interprètes présents font bien évidemment écho à la soul américaine de la Stax ou de la Motown. Un son élégant en diable, qui se propagera d'abord dans l'espace caribéen, avant de s'exporter au Royaume-Uni, où ces mêmes signatures combleront les attentes locales, les blues parties comme le roster 2 Tone. Particulièrement soigné, cet enregistrement est complété par trente titres parfois rares comme « Let Me Know » par Joya Landis ou bien encore « Baby Love » par The Sensations. Les fans du genre se replieront, quant à eux, sur « The Undertaker », un bon résumé des travaux de Derrick Harriott avec les Crystalites et prolongement idéal de cette passionnante anthologie. (Vincent Caffiaux).

Great White Shark / Time to Be Ep (Digital)

A l'écoute du premier titre, un spécialiste dira que l'anglais n'est pas la langue natale de David Naville. Puis en déroulant les cinq titres du Ep tu es un peu dérouter tant il y a d'influences. Sans équivoque la guitare est l'instrument de prédilection. Les samples ajoutent une dimension trip-hop aux sonorités rock. « Doberman » ou « Choices » sont musicalement sombre. Mais « Last Night On Earth », rappelant August & Julia Stone, est un contre-exemple plutôt glamour. Le clip de « Tapis Rouge » est synonyme de « backroom » de Berlin. Le tableau est dessiné et les trois remixes en bonus confirment une appétence au milieu nocturne de la capitale allemande. Ce sont ces relectures qui, toutes de producteurs berlinois, sont les plus intéressantes. Entre techno minimal et pop-rock, la version de « Tapis Rouge » de Semodi est ma favorite. Ceux qui aiment les kicks plus puissants accrocheront d'avantage sur le remix de « Choices » par Skelesys ou sur « Doberman » revisité par Hartbrand. (Invisibl Journalist)

The Still Brothers / Wake Up feat. Marina B - The Deep (7inch & Digital)

Lewis Recording, fondé en 2001, notamment maison de disque du Mc et beatmaker Edan était plutôt discret au début de sa deuxième décennie. Mais depuis trois ans le label étoffe habilement son catalogue avec de nouveaux artistes soul-funk ou world comme Skinshape. Pour débiter l'année le label nous fait découvrir The Still Brothers, un jeune duo de Brooklyn. Chacun d'eux ont déjà une première expérience scénique plutôt rock avec Ula Ruth pour Andrew LeCoche et avec The Shacks pour Evan Heinze. Leur union est une bonne surprise, le résultat en deux titres est gravé sur un véritable double siders. « The Deep », en guise d'introduction a des allures de brass band, sous influences des « subway preachers ». Pour les cuivres ils sont accompagnés de Ray Mason au trombone, Anant Pradhan au sax et Billy Aukstik à la trompette. La batterie est toute autant puissante et le grain est bien sale. Puis sur l'autre face le tempo ralenti avec « Wake Up ». L'ambiance est plus planante, mais toute aussi envoûtante grâce à la Brésilienne Marina B au chant. Ce 7 inch est une supra mise en bouche. (Coshmar)



Pomna Pomna

Top 5 nouveautés

- Nai palm "Cross fire / So into you"
- Charlotte Dos Santos "Red clay"
- Yussef Dayes x Alfa Mist ft Mansur Brown & Rocco "Love is the message"
- Blue Lab Beats "Montana"
- Free national "Beauty & Essex"

Top 5 oldies

- Otis Redding "I've been Loving you..."
- Phyllis Dillon "One Life to Live"
- Smokey Robinson "The Agony & The Ecstasy"
- Major Harris "Love Won't Let me Wait"
- Erroll Garner Trio "My Lonely Heart"

Ta première approche du Djing

Officiellement, en 2016 lors d'une fête #OlympicDigger. Et je collectionne des disques depuis 2013

Funk ou r'n'b ?

R'n'b

Ton discaire favori

Difficile. Si je dois en choisir qu'un à Bangkok c'est Vinyl & Toys

Ton bar-club favori à Bangkok

Alonetogether

Un verre de

Gin

Un Dj qui t'impressionne à chaque fois

Ooooh... Hmm... Groove Armada

Qu'as-tu appris en confinement

Jardiner et la calligraphie

Le festival où tu aimais retourner

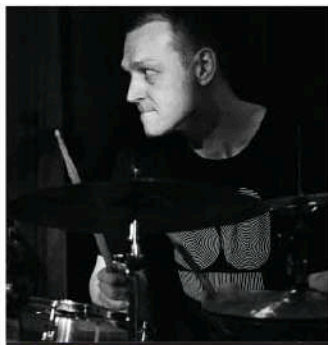
Wonderfruit

Japan or Thailand

Pour digger le Japon, pour vivre en Thailand

Si tu n'étais pas Dj, tu serais

Journaliste, j'aime écrire quotidiennement



Mr Krime

Top 5 nouveautés

- Soul Supreme "Check The Rhime..."
- Jim Dunlop "Dusty Donuts vol 18"
- Daniel Drumz "Komorebi"
- Potatohead People "Mellow Fantasy"
- Jazz Spastiks & People Without Shoes "Green Method"

Top 5 oldies

- Shuggie Otis "Strawberry Letter 23"
- Don Blackman "Don Blackman"
- Tears For Fears "Songs From The Big Chair"
- Bill Evans "Moon Beams"
- Ramsey Lewis "Salongo"
- Ahmad Jamal "Jamal Plays Jamal"

Ta première approche du Djing

Au début des 90's et mon premier booking l'été 94...

Un producteur qui t'impressionne à chaque fois

Trian Kayhatu de Rotterdam

7 et 12 inch

Les deux

Un verre de

Eau gazeuse fraîche

Ton bar-club favori à Cracovie

Forum Przeszenie

Ta première approche du beatmaking

Fin des 90's et première release en 2014

Ton hardware favori

Juno 106 & la Tr 808

Formacja Mr Krime Band en 3 mois

Fusion, 1er album en enregistrement

Si tu n'étais pas Dj, tu serais

Astronaute, resteur de donuts ou peut-être joueur à la NBA



Mf Eistee

Top 5 nouveautés

- Freddie Gibbs & The Alchemist "Alfredo"
- Adrian Young & Ali Shaheed Muhammad "Azymuth" (Jazz is Dead)
- Alfa Mist "Bring Backs"
- Sault "7 & 5"
- Makaya McCraven "Universal Beings"

Top 5 oldies

- Milt Jackson "Sunflower"
- Quasimoto "The Unscen"
- Pink Floyd "The Dark Side of the Moon"
- ATCQ "Midnight Marauders"
- Donald Byrd "A New Perspective"

Ta première approche du digging

En 2008, au Splash Festival, c'était des 12 « Born Like This » de MF Doom et « Wanna be a Star » de Kool Keith

Trop ou Lo-fi

J'écoute les deux, mais lo-fi

Si je te dis MF Doom

N'oublies pas de l'écrire en lettre capitale

Ton discaire favori

Wah Wah Records à Barcelone

Ta première approche du beatmaking

J'ai acheté une Mpc en 2007

Ta web radio favorite

Je n'écoute pas de radio

Un verre de

Bière, j'adore la Bayreuther Hell

Qu'as-tu appris en confinement

Masteriser mes tracks, crypto monnaie et la gym suédoise à la maison

Ton bar-club favori en Bavière

Z-Bau Nuremberg, Apotheke à Regensburg et Coileone à Munich

Si je te dis sampling

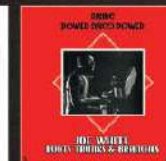
C'est ce que je préfère dans le beatmaking



WWW.JAMWAX.COM

THE FUTURE SOUNDS OF YESTERDAY'S DREAMS

SOUL FUNK DISCO



CALYPSO JAZZ



REGGAE ROOTS DIGITAL



STAR WAX ABONNEMENT

1 AN D'ABONNEMENT PLUS LE VINYLE STAR WAX x REVIVE POUR 22 Euros

Vinyle connecté avec Soom T, Bumble Bzz, Tarek Yamani...
Streaming via: starwaxmag.com/starwax-x-revive-vol5

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
Ville _____
E-mail _____

Vous pouvez aussi payer via paypal, contact : abo@starwaxmag.com

Oui, je m'abonne à Star Wax Mag, je joins à mon courrier un chèque de 22 euros libellé à l'ordre de Compos-it, et je l'envoie à Compos-it / Star Wax Abo : 120 rue Edouard Vaillant - 93100 Montreuil.

32 KODAK S063 TR

33 KODAK S063 TR

34 KODAK S063 TR



INSIGHT
INNOVATES
WITH MAG SPENCER
«JOURNEY FROM CHAOS»



ALBUM «JOURNEY FROM CHAOS»
K7 / LP / CD / DIGITAL

iHH **star wax** **ASCETIC**

35 KODAK S063 TR

36 KODAK S063 TR

37 KODAK S063 TR

38 KODAK S063 TR



PACE WON

NOUVEL ALBUM



NOUVEL ALBUM SOLO DE L'AMER 902 OUTRAGE
K7 / LP / CD / DIGITAL
BIENTÔT DANS LES BACS

iHH **star wax** **ASCETIC**